



ici & ailleurs

Lettre d'information Tchendukua n°29 | 2024



Shikwakala

DOSSIER

DIAGNOSTIC CROISÉ DE
SANTÉ TERRITORIALE

*Quand connaissances ancestrales
et savoirs scientifiques dialoguent
pour soigner ensemble la Terre*

par Eric Julien

Tchendukua 

Tezhumake,
la poussière et l'espérance
Eric Julien

Les femmes autochtones
et la terre nourricière
Gladys Laverde

Colombie, quelques
nouvelles de nos projets
Pauline Thiériot & Eric Julien

Scientifiques et peuples autochtones œuvrent
à la préservation de la mémoire collective de l'humanité
Claire Laurant

04

Tezhumake, la poussière
et l'espérance
Eric Julien

06

Les femmes autochtones
et la terre nourricière
Gladys Laverde

08

Colombie, nouvelles
de nos projets
Pauline Thiériot & Eric Julien

10

Retour d'expérience
Louise Beauvois



sommaire

11

Jusqu'où sommes-nous
chercheurs, scientifiques...
Isabelle Houot

12

Scientifiques et peuples
autochtones...
Claire Laurant

14

La délégation kogi inspire
Clément Dodane

16/32

Dossier Shikwakala
Eric Julien

33

Les territoires que nous habitons
sont ceux qui nous habitent
Romane Dutour

34

Tchendukua, EPNS
et La Comtesse

35

Témoignage
Pierre-Christophe Baguet

36

Claude Schwarb,
homme engagé
Lise Fabbro & Eric Julien

38

Quand un entrepreneur
s'engage...
Sébastien Loy

39

Comment
nous soutenir ?

40

Agendas
2024 & 2025



Deux feux, une lampe blafarde ; des *wiwas* qui arrivent, tranquillement, se saluent en échangeant les feuilles de coca (pour symboliser l'échange des pensées). Le temps s'étire, on n'entend que le crépitement des feux, quelques rares paroles. Ils sont de plus en plus nombreux. Dehors, les femmes installées sous un auvent ont déjà commencé leur réunion. Nous attendons, nulle impatience, tout s'apaise et l'agitation des cerveaux se dilue dans ce temps qui invite à la paix, éloignant les turbulences. Le gouverneur *wiwa* prend la parole, son discours est long, il parle de confiance en Tchendukua, de la qualité de la relation établie avec nous, il nous remercie. Pendant près de 2 heures, le dialogue est là, respectueux, amical, les réussites mais aussi questions et difficultés sont posées, on s'écoute ; les femmes nous ont rejoints, l'obscurité est totale dehors, tout invite à la paix.

Nous étions en février 2024, sur le territoire *wiwa* de Tezhumake. Me sont revenus comme un écho les mots du gouverneur *kogi* Arregocés Conchacala qui, lors de la tournée à l'automne 2023 du programme Shikwakala en France et en Suisse, nous invitait sans cesse à faire la paix : avec la nature, les arbres, les pierres, l'eau, les autres humains, avec nous-mêmes. Egalement à refroidir nos cerveaux qui se consomment à l'image des glaciers qui alimentent les sources du Rhône, du Rhin, du Danube, du Po ; et qui disparaissent du fait du réchauffement climatique. Que deviendront les 4 fleuves si l'information et l'énergie que porte l'eau des glaciers n'arrivent plus ? **Urgence de protéger, urgence de changer nos modes de vie et de consommation, urgence de nous ouvrir à une réelle altérité en acceptant qu'elle nous altère...** La tournée des 5 *kogis*, accompagnés par une cohorte de scientifiques et les équipes de Tchendukua France et Suisse, nous a fait envisager des perspectives enthousiasmantes, des pistes se sont ouvertes ; nous les explorons depuis. Elles seront forcément très engageantes pour le futur de notre association, tant sur les contenus que sur les ressources financières et humaines à mettre en œuvre.

C'est pourquoi nous travaillons à renforcer la coopération entre les 3 Tchendukua : France, Colombie, Suisse, avec les *Kogis*, les *Wiwas* et les *Arhuacos*, mais aussi de

façon plus large avec tout notre écosystème : scientifiques, entrepreneurs, pouvoirs publics, autres associations, universités... Ecosystème, complexité : le philosophe Edgar Morin nous rappelle d'ailleurs que la complexité se définit par ce qui est tissé ensemble. Des liens souples, dans un cadre souple, pour une convergence au service de nos missions et pour vivre ensemble la complexité du monde non comme une inquiétude ou une peur mais comme une opportunité : celle de créer, celle de coller à la réalité des choses en sortant d'une pensée binaire trop souvent simpliste et allant parfois jusqu'au populisme, celle d'accepter l'invisible que l'on ne peut expliquer, celle de s'émerveiller... Comme les *Kogis* pour lesquels le tissage est essentiel, nous nous efforçons au quotidien de tisser des liens justes.

Tchendukua France, Suisse et Colombie sont comme 3 piliers complémentaires mais n'ont qu'une seule idée : contribuer à ce que les peuples autochtones soient en mesure de réclamer et de maintenir leur lien avec leurs terres ancestrales tout en partageant des connaissances scientifiques, environnementales et culturelles qui soient respectées sur le plan scientifique, académique et politique.

Avec pour cela 3 champs d'action : le travail de restitution de terres, - qui reste prioritaire ainsi que nous l'a rappelé le gouverneur *kogi* - et tout l'accompagnement nécessaire à la réinstallation, la formation, la protection des sources d'eau... ; **le dialogue, avec notre programme Shikwakala** (voir notre dossier spécial), véritable champ d'exploration et d'innovation ; **les actions de sensibilisation dans les établissements scolaires et universitaires, ainsi que dans les entreprises**. Et dans ses 3 champs, des nouveaux projets à développer parmi lesquels : territoires écoles en France et en Colombie, ambassade du vivant à Genève, un colloque, une nouvelle tournée, une chaire universitaire en Suisse...

Pour tout cela, nous avons renforcé nos gouvernances en Suisse et en Colombie : un nouveau président en Suisse, Philippe Vignon a succédé à Jean-Jacques Liengme qui a cédé sa place après plus de 10 ans de présidence et que je remercie ici du fond du cœur. Derrière Philippe Vignon, un comité renouvelé actif, engagé,

et dont font partie 2 représentants de l'équipe française. En Colombie, le CA s'est renforcé autour de Mauricio, son nouveau représentant légal et là aussi, Tchendukua France est représentée. Je remercie ici Claude Schwarb (qui vient de prendre une retraite méritée) sans lequel, pendant 19 ans, beaucoup d'actions engagées par Tchendukua en Colombie n'auraient pas été possibles ni même envisageables. Il reste à nos côtés en ami fidèle, en conseil.

Pour finir, je voudrais remercier les gouverneurs *kogis* et *wiwas*, les *mamus* et *sagas* de leur confiance en Tchendukua : elle nous permet d'avancer, nous donne les directions. Remercier tous les scientifiques qui osent sortir de leur silo et de leur zone de confort et acceptent «une autre science». Remercier les équipes opérationnelles en France et en Colombie, les bénévoles présents avec nous, parmi lesquels les membres des CA et comité de Tchendukua des 3 pays, avec une mention toute particulière pour Geneviève Morand, présidente d'honneur de Tchendukua Suisse et «pièce maîtresse» dans nos actions genevoises.

Les années qui s'annoncent peuvent être économiquement compliquées : en 2025, fin de notre programme avec l'AFD, (notre plus gros financeur à ce jour), une économie du pays fragile, des mécènes parfois en difficulté... **Alors oui, plus que jamais, nous avons besoin de votre soutien, chers amis, donateurs, entreprises, fondations, institutions publiques, pour que tout cela soit possible : vous représentez en 2023 notre deuxième source de financement : nous vous en remercions chaleureusement.** Je vais plus loin : et si chacun.e d'entre vous proposait d'inviter d'autres personnes ou organisations à nous rejoindre dans les valeurs des peuples de la Sierra Nevada de Santa Marta, dans les principes du vivant ? Notre écosystème et nos finances en sortiraient renforcés, nous pourrions aller plus loin dans notre mission. Les *Kogis* et *Wiwas* nous ont souvent dit que ce n'est pas pour eux mais pour l'humanité qu'ils font les choses, faisons-le avec eux.

Prenez soin de vous

Michel Podolak,
Président





Tezhumake

La poussière et l'espérance

Par Eric Julien



Et soudain, loin des artifices du monde moderne, la nature est là, blessée.

Un soleil cru brûle des terres déjà craquelées par de trop grandes sécheresses. Quelques arbres orphelins, témoins meurtris de lointaines forêts, jalonnent les lambeaux d'herbes sèches qui craquent sous les pas. Ici, sur ce grand plateau perdu de Tezhumake, sur le versant sud de la Sierra Nevada de Santa Marta, le temps semble suivre les méandres fiévreux d'un vent sec et poussiéreux. L'eau ? Elle est absente. Seule une maigre source, que se disputent quelques vaches efflanquées et l'ombre de quelques humains, a survécu à la fièvre colonisatrice qui s'est abattue sur ces terres. Elevage intensif, déforestation, mines, violence ont chassé la vie, autant que ses premiers habitants, héritiers de la civilisation précolombienne des Tayronas.



En 2005, lors des premières incursions de l'Association Tchendukua - Ici et Ailleurs

sur ces terres du sud, chassée par les éleveurs, les colons, les paramilitaires, effrayée, décimée, la communauté wiwa s'est retirée dans les replis arides des hautes vallées de la Sierra. A notre arrivée sur le plateau de Tezhumake, le moteur du 4x4 arrêté, un silence brûlant saisit notre petite équipe. Les terres semblent épuisées, la végétation meurtrie, le silence lourd. De ces silences qui murmurent à ceux qui veulent bien l'entendre, la dureté et la souffrance des survivants. Installer un campement sommaire, repérer les lieux. Quelques ombres s'approchent, hésitantes, puis s'éloignent, insaisissables. La peur a effacé les habitants de ces terres arides. Leur mémoire s'est perdue dans les recoins d'une montagne épuisée. Est-il possible de racheter ces terres, de les rendre aux Wiwas ? Vont-ils nous faire confiance et revenir habiter ces terres, leurs terres, dont ils ont été chassés ? Y a-t-il moyen de soigner ces territoires, abîmés, meurtris ? Délicatement, tenter quelques contacts, prendre des repères, réaliser les premières évaluations cartographiques, retisser des fils brisés.

Presque 20 ans plus tard, la situation est

tout autre. Grâce à vous, vos dons, après une longue bataille juridique, les terres du plateau de Tezhumake ont été rachetées et restituées par Tchendukua à la communauté. De nombreuses familles wiwas ont pu venir se réinstaller. Sept sources ont été identifiées et protégées. Des arbres dont le caracoli, surnommé l'arbre à pluie, replantés, de vastes pans de forêts régénérés, des petits poêles à bois, fabriqués et distribués, pour limiter la déforestation et les heures passées par les femmes à chercher du bois. Le soir, dans la maison commune, les familles reviennent partager, écouter, espérer. La communauté wiwa, en effet miroir de son territoire, semble reprendre des forces, renouer avec la confiance. Et avec la confiance, de timides envies de futur, quelques projets surgissent. Accompagner les femmes dans l'éducation et la transmission de leurs connaissances ancestrales. Leur permettre de se réunir, afin qu'émergent « *des femmes leaders qui puissent porter notre parole, partager notre situation, formaliser nos besoins* », soutiendra une femme wiwa. Reconstituer des pans de forêts tropicales sèches, un écosystème en voie de disparition, voire gérer une partie de leurs maigres ressources pour les aider à retrouver leurs terres ancestrales.



La confiance est revenue mais elle est fragile.

De nouvelles menaces surgissent. Ici ce sont les évangélistes qui importent argent, projets et évangélisation. Là ce sont des paysans qui viennent encore et toujours mettre leurs vaches en pâture, ou des voisins qui viennent vendre de la viande avariée, car « *ces gens, ils mangent n'importe quoi* ». Là encore, ce sont des politiciens véreux qui achètent des « voix » en couvrant le territoire wiwa de panneaux de signalisations routières inutiles. Et puis,



il y a l'électricité arrivée depuis peu. Avec elle, la télévision a surgi, hypnotique ; les téléphones portables, portes brutalement ouvertes sur les violences insondables de notre modernité.

Détruire l'autre, le dominer ou bien le respecter, l'accueillir et cheminer avec lui en frère ?

Comment accompagner de l'obscurité vers la lumière, de la guerre vers la paix ? Comment retrouver le chemin de l'ensemble dans le chaos et la destruction ? Si la question reste ouverte, universelle, elle n'empêche pas d'explorer de nouveaux possibles. Alors pas à pas, dans le silence et quelques rires retrouvés sur les plateaux de Tezhumake... continuer, chercher le juste chemin qui, comme l'eau, toujours descend vers la mer... Merci à vous toutes et tous qui soutenez ce travail, à Lise, Pauline, Jacqueline, Madeleine, Mauricio, Gladys, Borish, Louise, les membres du CA de Tchendukua et Michel son président de permettre ce chemin. Il est porteur de joie et d'espoir.



LA PAIX INTÉRIEURE ET EXTÉRIEURE
NE SONT PAS SÉPARÉES : ON CHERCHE
LA PAIX INTÉRIEURE AVEC LA NATURE,
ENSUITE ON PEUT FAIRE LA PAIX AVEC
LES AUTRES.

Arregocés Conchacala, Gouverneur

Les femmes autochtones et la terre nourricière

Par Gladys Laverde (traduit de l'espagnol)

De tout temps, les femmes ont été au cœur de la vie, véritable pilier des sociétés humaines, grâce auxquelles, les cultures traversent l'histoire. Les femmes autochtones jouent et ont toujours joué un rôle fondamental, mais largement invisible dans la survie de leurs communautés. Profondément enracinées dans leurs relations quotidiennes avec la mère terre, ce sont elles qui font vivre les identités culturelles, maintiennent leurs systèmes de gouvernance. Une résistance historique qui permet que leurs connaissances ancestrales restent vivantes.



Pour les peuples autochtones de la Sierra Nevada de Santa Marta (SNSM) en Colombie, « la femme est l'expression

la plus simple et la plus suprême de la tradition : elle est la MÈRE, la créatrice. C'est d'elle qu'est née l'espèce humaine, la terre noire et fertile, les plantes, les animaux et toute la nature. Tous sont des enfants de la Mère et sont soumis à la Loi de la Mère, qui est la nourricière et le guide de la Vie. Elle est constitutive de la Loi de l'Origine »⁽¹⁾.

Traditionnellement, les femmes sont reliées à l'eau : « Aluna Jaba⁽²⁾ a laissé le savoir aux premières femmes, les femmes et les mères d'aujourd'hui transmettent leur savoir aux plus jeunes, sur les principes de la Mère. C'est pourquoi nos femmes sont comme Ninudla Jaba⁽³⁾, comme l'eau, la base fondamentale qui prend soin de tout et donne la vie »⁽⁴⁾.

Les femmes autochtones connaissent les cycles de la vie, comme les cycles de la terre depuis les temps ancestraux, elles reconnaissent la nature comme une mère qui soutient leur vie quotidienne. La Terre n'est pas simplement une ressource, c'est un être vivant auquel elles sont liées de manière sacrée. Ce n'est qu'en prenant soin d'elle, en pensée et dans le monde physique, que les familles et les communautés peuvent être soutenues. « Nous sommes la représentation de la nature ; nous faisons partie d'elle et elle fait partie de nous. Nous prenons soin d'elle et elle nous enseigne et nous forme. C'est pourquoi la force des peuples

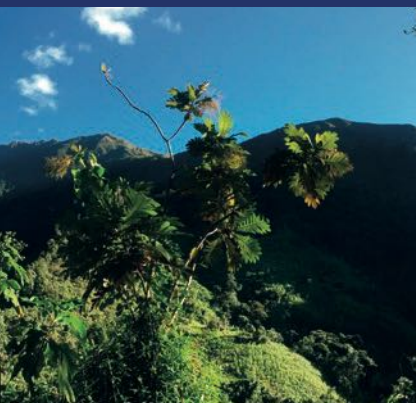
indigènes réside essentiellement dans la spiritualité que la nature nous a transmise dans les territoires indigènes »⁽⁵⁾.

Les femmes autochtones ont également une grande responsabilité dans la vie communautaire et sociale. Ce sont des leaders qui possèdent une profonde connaissance de la mémoire des ancêtres. Pour les peuples autochtones de la SNSM, « les Sagas-femmes du monde spirituel spécialement formées, comme les Mamas- sont les détentrices du savoir ancestral qui leur permet de maintenir une vie intégrale et équilibrée. Elles transmettent les connaissances acquises, soutiennent leurs enfants et la communauté, comme le fait la Terre nourricière... Dans la mesure de son potentiel féminin, son travail spirituel et communautaire est très exigeant, car après la Terre mère, elle est la première source ayant la capacité de reproduire la vie, ce qui signifie que sa responsabilité culturelle est très grande ».

Ce sont les femmes autochtones qui se transmettent, par la pratique et l'oralité, les connaissances issues de leurs relations intimes avec le territoire ancestral. Elles sont les premières à chanter des chansons et à donner des conseils aux enfants, tout en tissant leur *mochila*. Elles sont les premières à enseigner leur langue, ce qui permet de la faire perdurer dans le temps. Ce sont elles qui entretiennent la relation la plus étroite avec les sources d'eau, les sources et les ruisseaux où elles puisent l'eau nécessaire à la vie de leur famille. Elles connaissent le caractère sacré de leur territoire qu'elles soignent, jour après jour, grâce à leurs connaissances venues de la nuit des temps.

VOUS LES GENS MODERNES, LES PETITS FRÈRES [...] VOUS FAITES DES LOIS QUI VOUS "SEMBLENT" BIEN ET ENSUITE VOUS LES IMPOSEZ À TOUT LE MONDE. MAIS CE SONT DES LOIS IMAGINÉES PAR LES HOMMES, CE NE SONT PAS LES LOIS DE LA NATURE. CELLES-LÀ, ON DIRAIT QUE VOUS NE LES CONNAISSEZ PLUS, QU'ELLES N'ONT PAS D'IMPORTANCE.

Saga Narcisa



Elles jouent un rôle fondamental dans la sécurité alimentaire de la communauté, à travers le développement de petites unités de production agricoles, la connaissance des graines de leur cycle de vie, l'entretien des espaces, les récoltes et la préparation des aliments. La préparation des

fibres végétales nécessaires pour le tissage des mochilas sont des pratiques « spirituelles » d'une grande importance pour la pérennité de leur culture. Un travail qui se doit d'être reconnu non pas simplement comme de la production artisanale, mais bien comme le support vivant d'une culture. Il s'agit d'un travail qui doit être valorisé et reconnu en raison de la difficile distinction entre le travail productif et le travail reproductif qu'elles effectuent.

Dans un monde où il devient de plus en plus urgent de prendre soin de la « maison commune », les femmes autochtones ont énormément à nous apprendre. Mais le chemin est encore long pour réussir à valoriser leur engagement, leur travail, leurs talents, pour briser l'omerta des violences subies et pour permettre que résonne leurs voix. Ce sont-elles, grâce à leur force de résilience, leur détermination, qui donnent vie à l'âme autochtone autant qu'à leurs territoires de vie. Que soit salué ici leur force et leur courage.



[1] Zalabata, L. Mujeres indígenas. Anuario Hojas de Warmi. 2012, n° 17 Seminario: Conversatorios sobre Mujeres y Género. En: <https://revistas.um.es/hojasdewarmi/article/view/180281>

[2] Koggian: Madre del pensamiento

[3] Koggian: Madre que representa el agua

[4] Palabras de Mamo Luntana en: Consejo Territorial de Cabildos. 2016. Sistema de conocimiento ancestral de los cuatro pueblos indígenas de la Sierra Nevada de Santa Marta. En: <https://patrimonio.mincultura.gov.co/>

[5] Zalabata, L. Mujeres indígenas.

Colombie... quelques nouvelles de nos projets

Par Pauline Thiériot et Eric Julien

Cela fait maintenant 27 ans que l'Association Tchendukua chemine aux côtés des Kogis afin de les aider à retrouver leurs terres ancestrales. Achats de terres, accompagnement des familles, les projets ne sont pas menés pour les Kogis mais avec les Kogis considérés comme de vrais partenaires avec qui nous construisons pas à pas notre démarche. De fait, au fil du temps, une relation de confiance s'est tissée. Peu à peu, les familles mais aussi les mamas et les sagas, leurs autorités spirituelles, osent nous partager leurs difficultés, nous formuler leurs questions, leurs nouveaux besoins. Une évolution qui invite l'Association à élargir ses champs d'interventions pour mieux répondre aux sollicitations des communautés de la Sierra, des sollicitations parfois surprenantes.



Haute vallée de Mendihuaca

En avril 2023, un petit groupe de scientifiques ouverts au dialogue, accompagné par l'équipe de Tchendukua France, était invité à parcourir les hautes terres de la vallée de Mendihuaca. L'intention ? Découvrir un espace singulier, appelé la terre « de l'iguane ». Sur cette terre, enfouie sous une épaisse végétation tropicale, les Kogis ont retrouvé une imposante sculpture d'iguane à laquelle ils attachent une grande importance. C'est Luis, l'un de nos guides, qui nous partagera l'importance et surtout, la signification de cette sculpture : « Elle désigne un espace particulier où il est possible de travailler avec l'énergie des reptiles, les caïmans ou les iguanes par exemple. C'est un lieu "placenta", c'est-à-dire un lieu où se trouve l'origine ou l'essence de leur existence. C'est ici que nos autorités traditionnelles peuvent venir faire un travail spirituel pour renforcer ou préserver leur habitat. Les Mamas ont retrouvé ce lieu il y a une dizaine d'années, en sillonnant la forêt à la recherche de ces points stratégiques, que nous appelons des Ezuamas, à travers lesquels nous pouvons protéger la vallée. C'est aussi un lieu spirituel qui nous permet d'assurer la sécurité des enfants à leur naissance ». Des explications qui lèvent le voile sur une autre manière d'appréhender les lieux et les territoires.

Témoignage de l'époque précolombienne, cette sculpture d'environ 2 mètres de long a été fortement malmenée. Brisée en deux par des pilliers, qui ont tenté de la déplacer, elle a été endommagée par le bétail qui l'utilisait pour se gratter. Un an après notre passage sur cette terre, c'est une immense joie pour toute l'équipe de Tchendukua et bien sûr pour la communauté kogi de la vallée de Mendihuaca de vous partager une grande nouvelle : grâce à vous, grâce à la ténacité de l'équipe colombienne de

Tchendukua - *Aquí y Allá* et la patience des Kogis, cette terre ainsi qu'une seconde terre adjacente ont pu être achetées et remises officiellement aux autorités Kogis. 60 ha de forêts, de landes et de prés, où la mémoire des Kogis pourra être réveillée et la biodiversité protégée. En 1999, c'est dans cette même vallée, grâce au soutien de « Paquita », l'une de nos premières donatrices, que la toute première terre a pu être rachetée et restituée aux Kogis. Un travail, qui s'inscrit dans le temps long, pour réparer, comme un tissu que l'on reprise, des terres abîmées, meurtries par les activités humaines. L'intention partagée avec les Kogis était de créer un corridor qui parte des parties hautes de la vallée où se trouvent les sources, intègre les parties médianes et descende jusqu'aux parties basses afin de permettre aux Kogis de réactiver leur mode de vie semi-nomade, base de leurs pratiques de soins et de régénération des écosystèmes.

Deux nouvelles terres, qui viennent compléter les pièces de cet improbable puzzle territorial mené depuis 2012, parcelle après

parcelle, dans un contexte foncier complexe où l'insécurité est permanente. Malgré les obstacles, les résultats sont là. Des familles sont installées, des cultures relancées, la nourriture est abondante, les animaux reviennent, les sources recourent, l'espoir revient.

Une fois les terres restituées, Tchendukua apporte un soutien aux familles qui tentent l'aventure d'une nouvelle installation sur des terres qu'ils ne connaissent pas. Outils, matériel de première nécessité, soutien alimentaire permettent de relancer les cultures traditionnelles, construire des habitations, refaire les terrasses de pierres qui limitent les effets du ruissellement, prendre soin de la

terre et, au final, revivre de manière autonome sur leurs terres ancestrales.



« Qui sont les parents du plastique » ?

C'est lors de cette même mission, en avril 2023, que les Mamas de la communauté kogi, de San José de Maruámake, nous ont partagé une question qui a laissé perplexe les scientifiques présents : « *Qui sont les pères et les mères du plastique ?* ». Comme d'autres communautés autochtones « frontières », le village de San José, situé à basse altitude, à la limite des territoires kogis, voit arriver de plus en plus de produits emballés dans cette étrange matière, inconnue jusqu'alors, le plastique ! Une matière au comportement étrange, puisqu'elle ne se décompose pas comme se décomposent habituellement les déchets organiques. Le plastique n'existant pas dans la nature, malgré les immenses connaissances des Mamas et Sagas (autorités spirituelles traditionnelles), impossible pour eux de comprendre d'où vient cette matière et ce qu'il convient d'en faire. Emma Haziza (hydrologue), Cédric Villani (mathématicien) et Nathalie Michel (physico-chimiste) ont alors tenté de raconter à nos hôtes l'histoire de cette matière, son invention. Ils les ont mis en garde sur les conséquences de sa diffusion sur leur territoire : la pollution des écosystèmes, les dégâts sur la santé. La réaction de la communauté a été collective et rapide. Collecter le maximum de déchets plastiques et les évacuer vers les villages des « civilisés » en contrebas. Cependant avec cette question : -« *Et vous ? Vous allez en faire quoi de tous ces plastiques ?* » Aujourd'hui, les déchets plastiques sont systématiquement ramassés et évités au maximum sur les territoires kogis.

Renforcer la culture

Cette question du plastique est un exemple parmi d'autres de la multiplicité des pressions, chocs culturels incessants auxquels se doit de faire face le peuple kogi pour maintenir son intégrité culturelle : intensification du tourisme, routes ; présence de groupes armés, mines, captages d'eau, barrages, commerces, évangélistes, téléphones, télévisions... Pour y faire face, soutenus par Tchendukua, les Kogis ont lancé une nouvelle démarche qui doit leur permettre de renforcer leur culture, consolider leurs systèmes de gouvernance et faire vivre leurs pratiques de transmission de leurs connaissances traditionnelles. De nombreuses rencontres entre les communautés sont organisées, la formation des jeunes par les autorités traditionnelles est largement soutenue, jusqu'à la construction de nouvelles *nuhes* (lieux collectifs de gouvernance) qui témoignent de leur volonté de rester Kogis sur des terres kogis. Cette démarche de consolidation de leur culture est essentielle pour que les nouvelles générations puissent continuer à prendre soin de leurs territoires et notamment des sources d'eau, particulièrement

menacées par les effets combinés de la déforestation, d'une surutilisation de la ressource à des fins d'élevage, de culture intensive, de tourisme et du changement climatique. Dans ce contexte, soutenir la culture et la gestion traditionnelle du territoire est vitale, pour les communautés kogis, bien sûr, mais aussi pour la Sierra Nevada de Santa Marta, le « cœur du monde » dont ils se considèrent les gardiens. Vitale aussi sans doute pour nos sociétés modernes qui pourrait élargir leur regard et explorer de nouvelles façons de prendre soin des territoires.

QUAND VOUS FAITES UN BARRAGE SUR UNE RIVIÈRE, ÇA LA REND
MALADE, COMME UNE LIGATURE SUR UNE VESSIE.

Retour d'expérience

de Louise Beauvois

Colombienne, née à Santa Marta, capitale de Magdalena, Louise Beauvois est une samaria (los « samarios » est le nom des habitants de Santa Marta en Colombie). Pour elle, être présente auprès des plus vulnérables, ceux et celles dont la voix n'est pas entendue a toujours été une préoccupation. Mais comment faire ? Travailler en Colombie auprès de communautés menacées par les groupes armés illégaux peut s'avérer particulièrement dangereux. Lorsqu'une opportunité de stage à Tchendukua s'est présentée, elle a saisi l'occasion. Elle nous partage ici, son retour d'expérience.



L me semble essentiel que les peuples autochtones puissent recevoir un appui extérieur. Que l'on puisse soutenir ces hommes et ces femmes qui risquent tous les jours leur vie sur le terrain sans aucun appui du gouvernement. Je suis ravie d'avoir pu, à travers ce stage, contribuer modestement à la protection des peuples autochtones de la Sierra Nevada de Santa Marta, à la préservation de leurs pratiques ancestrales et à la régénération d'environ 70% du couvert forestier sur les terres restituées. Heureuse aussi d'avoir pu suivre cette expérience de diagnostic croisé et de partage des connaissances en France.

Cette expérience m'a permis d'en apprendre davantage sur les peuples autochtones de la Sierra Nevada de Santa Marta. Selon le recensement du DANE (Département administratif national de statistique de Colombie) en 2018, il y avait 115 peuples natifs en Colombie. Les Colombiens ont la chance de se trouver sur un territoire avec une grande richesse en termes de connaissances ancestrales indigènes. J'ai été étonnée d'apprendre tout ce que j'ai appris sur les sociétés autochtones de la Sierra, en France grâce aux ressources de Tchendukua (livres, lettres d'information, rapports moraux annuels, conférences, matériel audiovisuel sur les réseaux sociaux, etc.). J'ai découvert par exemple que la mochila (sac traditionnel kogi) est bien plus qu'un simple sac. J'ai appris à apprécier sa symbolique, comprendre que sa réalisation nécessite des semaines de travail, que c'est un travail d'équipe : l'homme kogi cueille les plantes de la famille des agavacées et en extrait la fibre. Il les transmet à la femme kogi qui crée les fils et commence à tisser. De fait, le tissage est bien plus qu'un simple tissage, c'est un support de méditation et de lien au territoire. La culture de la mochila m'a ouvert une nouvelle perception du temps et des liens entre l'humain et la nature.

Durant mon stage à Tchendukua, j'ai été invitée à retranscrire les dialogues issus du diagnostic croisé de 2023, où des représentants kogis et des scientifiques français et suisses se sont rencontrés. Plusieurs choses m'ont interpellée, notamment une question posée par le gouverneur Kogi Arregocés Conchacala Zarabata : «*Où sont vos indigènes ?*» Les indigènes sont considérés par les Kogis comme ceux qui sont chargés de protéger la nature, car ils connaissent la mémoire des territoires. **Selon Arregocés, nous avons la responsabilité d'enseigner cette mémoire, la transmettre au plus jeunes.**

Il nous faudrait pour cela retrouver les traces de ceux qui y vivaient, et nous demander qui étaient les indigènes de nos territoires ? Qui étaient ceux qui étaient chargés de prendre soin de nos territoires ? Cela m'a ouvert de nombreuses interrogations : à quel moment avons-nous commencé à nous déconnecter de notre environnement ? Pourquoi avons-nous eu cette idée d'élever des barrières de béton tout autour de nous ? À quel moment avons-nous décidé de ne plus perpétuer, transmettre ces connaissances ancestrales ?

Loin d'imposer leur vision, les peuples indigènes nous partagent avec humour des recommandations : comment soigner et protéger l'air, l'eau, la terre que nous avons tous en commun ? Malgré cinq siècles d'extermination, de déplacements forcés, d'expropriation et d'évangélisation, les Kogis sont toujours disposés à dialoguer autour d'un but commun : la paix et la protection de la nature et du vivant.

J'aimerais également souligner que les sociétés racines, comme nous, sont composées d'humains avec leurs qualités et leurs défauts. Je pense important de ne pas les idéaliser. En revanche, leur expertise en régénération et protection du territoire est remarquable, et c'est un domaine où je crois que nous pourrions beaucoup apprendre. Nous avons des différences dans les coutumes, les cultures et les mœurs, mais selon les Kogis, tous les êtres humains ont une chose en commun : la nature, la montagne, les fleuves, les animaux, le soleil. Selon Arregocés, «*nous sommes la nature, et quand nous détruisons la terre, nous nous détruisons nous-mêmes*».



J'ai aussi pris conscience de la distance qui existe entre la manière dont on perçoit les peuples autochtones à Santa Marta, en Colombie, et la manière dont on les perçoit en France. Ici, on les respecte et on est prêt à les soutenir dans leur lutte pour protéger ce dont nous avons en commun, la nature et le vivant.

Je termine ce stage avec un nouveau regard envers les peuples autochtones de la Sierra Nevada, ces peuples qui font partie de ma culture. Mes compétences professionnelles se sont renforcées, mais surtout mon esprit s'est enrichi et nourri d'une profonde réflexion et d'une connexion renouvelée avec la nature et mes racines colombiennes.

Jusqu'où sommes-nous chercheurs, scientifiques ?

Par Isabelle Houot



« **F**aire de la recherche et enseigner, c'est ressentir l'intranquillité du monde, la fragilité de nos savoirs, l'incertitude du jour face à nos convictions d'hier... »

J'ai 63 ans et une longue expérience (comme on dit...) de la recherche et de l'enseignement en sciences de l'éducation et de la formation à l'université. Comment enseigner et transmettre les sciences humaines et sociales ? C'est une question que je me suis souvent posée : Entre expliquer globalement le monde des humains et permettre à chacun d'en comprendre les ressorts, où trouver le juste équilibre, la complémentarité ?

S'il y a dans l'ambition d'expliquer le monde social par les sciences, celle d'en bâtir une *intelligibilité* par l'observation des phénomènes humains, il y a aussi l'inévitable réduction des données observables au tamis de ses propres hypothèses. **Car, s'il y a dans la volonté de comprendre "scientifiquement" les êtres, celle d'accéder à l'intelligence du monde, d'en éclairer les recoins obscurs, le risque de n'en voir que l'ordonnement du moment reste bien présent.**

Or dans l'idée d'expliquer, il y a celle de **relier** : relier les êtres et les phénomènes dans l'idée de comprendre, celle, littérale, de **"prendre avec"**, d'embrasser le monde dans sa complexité. En éducation comme en formation, ce sont ces deux facettes indissociables de l'intelligibilité et de l'intelligence du monde qui m'apparaissent composer l'objet même de l'élaboration des communs qui se transmettent entre les générations.



Isabelle Houot est Maître de conférences en Sciences de l'Éducation à l'Université de Lorraine (France). Elle est responsable du parcours « Formation, travail, territoire et développement de la mention SEF (Sciences de l'Éducation et de la Formation) ». Un master qui forme des responsables de projets ou chargés de missions amenés à intervenir sur les territoires. Elle est à l'origine de l'initiative Octet-lab : Observatoire Critique des transformations en éducation et formation des adultes.

Ma rencontre avec l'Association Tchendukua, au travers de la lecture du "Chemin des neuf mondes", a résonné profondément avec cette conviction que je porte que c'est par les voies plurielles de l'attention à soi, au monde et à autrui que nous pouvons bâtir nos connaissances. Ce que j'entends par ces voies plurielles rapportées à l'éducation et la formation, c'est la conjonction entre l'expérience du monde telle que nous la vivons et l'expérience telle que nous l'élaborons en dialogue avec autrui. Nous apprenons parce que, plus que percevoir, nous ressentons ; nous apprenons parce que, plus que fixer des raisons d'être aux choses, nous déplaçons nos points de vue ; nous apprenons parce que ce qui nous est proposé entre en résonance avec ce qui fait notre histoire et ce qui nous constitue.

J'ai été fascinée par l'expérience menée aux côtés des Kogis, telle qu'elle m'a été rapportée par mes collègues chercheurs. Cette expérience montre que savoirs scientifiques et connaissances ancestrales peuvent se rencontrer et tracer des voies fécondes pour penser autrement le monde. **Alors, au moment où nous parlons d'anthropocène, jusqu'où sommes-nous, chercheurs, scientifiques, prêts à écouter les mouvements du monde, à entendre notre responsabilité humaine dans ses soubresauts ? Sommes-nous prêts à avoir l'audace de dessiner de nouveaux chemins vers la connaissance ?**

A première vue, nul doute que non, tant nous sommes englués dans l'urgence de notre quotidien professionnel, tendu par l'incitation à la performance et à la publication tous azimuts. Pour autant, l'intranquillité, les incertitudes ressenties aujourd'hui et que nous ne pouvons plus ignorer me semblent constituer nos plus sûres chances de revisiter demain nos manières de mener nos recherches ainsi que nos manières de transmettre et partager les savoirs qu'elles permettent de constituer. Nous avons la responsabilité d'instruire les jeunes gens (et les moins jeunes qui viennent également se ressourcer dans nos universités) qui, demain, iront porter leur expertise dans la société, sur les différents territoires du monde... Notre exigence doit être de les accompagner dans des apprentissages ouverts et ancrés à leur expérience. Elle doit aussi être celle de les former à l'écoute et à l'attention du monde d'autrui. »



Les principaux travaux d'Isabelle Houot visent à caractériser et questionner les évolutions des dispositifs dits de « formation des adultes » : formation formelle et non formelle, formation permanente, continue, reprise d'études, VAE... Ils convergent autour des axes de questionnement suivants : Comment s'élaborent, se valident, se transmettent et se diffusent les savoirs aux différentes échelles que constituent l'activité des personnes, la vie des organisations et les modes d'action publique.

Quand scientifiques et peuples autochtones...

œuvrent à la préservation de la mémoire collective de l'humanité

Par Claire Laurant

Anthropologue et ethnobotaniste, Claire Laurant a contribué, aux côtés d'une trentaine de scientifiques européens et d'une délégation du peuple kogi, au dialogue croisé de santé territoriale le long du fleuve Rhône en octobre 2023. Elle nous partage ici quelques réflexions issues de cette expérience improbable.



Nous sommes là face à une connaissance précise de l'usage des plantes, associée à une approche thérapeutique systémique, qui associe des cycles et un environnement spécifique. Fort de mon expérience, je me demandais comment les Kogis allaient appréhender notre territoire et ce qu'ils allaient pouvoir nous partager de leurs connaissances millénaires.

Présente dès leur arrivée à Genève, j'ai pu vivre pendant ces quelques jours, la **construction progressive du dialogue, comme un lent cheminement des uns vers les autres à**



PENDANT LONGTEMPS, NOUS N'AVONS
ONT COMPRIS LA PLANÈTE. NOUS, ON
QU'ON NE LA COMPREND PLUS.

Lorsque j'ai entendu parler de la venue d'une délégation kogi en Suisse pour un diagnostic croisé de santé territoriale du Rhône avec des scientifiques, immédiatement je me suis dit «comme j'aimerais y participer» ! C'était une évidence pour moi. Quelques mois plus tard, **me voilà embarquée dans une aventure fascinante** dont je rêvais depuis si longtemps : dialoguer dans un échange symétrique avec les représentants d'un peuple premier dont la culture a su résister à la modernité. Une aventure en forte résonance avec mon vécu de terrain d'ethnologue...

Ces sociétés, que l'on appelle autochtones, détiennent des connaissances essentielles qui ont résisté à des centaines d'années de mépris et de tentatives d'anéantissement. Aujourd'hui, elles sont enfin considérées comme patrimoine de l'humanité. Une reconnaissance officielle qui ne les préserve toujours pas des entreprises d'appropriation ou de spoliation, ni du mépris à l'égard de ces sociétés traditionnelles et de leurs transmissions millénaires. Mon expérience mexicaine avec les sage-femmes traditionnelles m'a paradoxalement amenée à apprécier l'immense richesse de savoir-faire plurimillénaires tout en nourrissant un sentiment de révolte face à la condescendance avec laquelle ces femmes et leurs ressources thérapeutiques sont traitées. L'exemple marquant qui illustre pour moi cette situation est celui du cihuapatli *Montanoa tomentosa* -herbe ou remède de la femme en **Nahuatl**, la langue des Aztèques-. Cette plante médicinale a des inversions d'effets en fonction des dosages et de l'état hormonal de la personne à qui elle est administrée, effets connus des sage-femmes depuis au moins un millénaire. Dans un premier temps, les sociétés savantes de médecine au 19^e siècle, puis la recherche pharmacologique dans la seconde moitié du 20^e siècle, ont cherché à s'approprier cette plante, tenter d'isoler, de standardiser, puis de breveter ses principes actifs. Rien n'a fonctionné ! Les pharmacologues ont fini par conclure que **«la simple tisane aux dosages préconisées par les sage-femmes traditionnelles» était in fine la meilleure façon d'utiliser la plante de façon efficace et non toxique...**

travers l'observation du territoire comme dénominateur commun. De la descente silencieuse au fil du Rhône depuis la Jonction, puis du glacier à l'Abbaye de Saint-Maurice en passant par la Cathédrale de Lausanne, chaque étape a marqué un pas vers un dialogue entre deux visions du monde qui auraient tellement à se dire.

De mon point de vue, l'étape de la cathédrale de Lausanne a représenté le moment de bascule, premier pas vers une véritable compréhension de l'autre dans son altérité mais surtout premiers pas **vers une réparation de l'Histoire.** Dans les premiers temps, chacun campait un peu sur sa vision du monde, depuis la perspective de son savoir ou de ses croyances. Arrivés dans la cathédrale puis dans la crypte, ils se sont étonnés que l'on puisse traverser un espace rempli de squelettes dont on ne connaissait ni l'histoire, encore moins les origines. -« *C'est là que se trouvent nos ancêtres et sans doute l'histoire du lieu. Il faut les laisser tranquilles.* », nous partagera Arregocés Conchacala le gouverneur kogi. Subitement, sans doute intrigués par nos échanges en espagnol, un jeune couple de Colombiens s'est rapproché de nous. Ils étaient sidérés de rencontrer des Kogis si loin de leur pays, entre les murs de la Cathédrale de Lausanne. Ils se sont adressés à eux avec beaucoup de respect et leur ont partagé ces mots : « *vous êtes nos ancêtres, nous*

sommes vos enfants, merci de nous avoir permis de comprendre qui nous sommes ». **C'est là que j'ai pressenti que les enjeux de cette rencontre allaient probablement bien au-delà de quelques questions d'ordre écologique.** J'ai alors cessé d'être observatrice !

A mon sens, **initier un tel dialogue entre nos deux praxis du monde, c'est œuvrer à la réconciliation et à la préservation de la mémoire collective de l'humanité,** mais aussi retrouver les chemins de notre unité intérieure, l'équilibre et l'harmonie entre intuition et raison, cerveau droit et cerveau gauche, ou comment tenir à distance la segmentation et le contrôle et apprendre à accueillir le surgissement de la vie.

J'ai beaucoup de gratitude pour l'équipe de Tchendukua, Geneviève, Béatrice, grâce à qui j'ai pu partager ces moments d'exception.



PAS ÉCOUTER LA NATURE. LES KOGIS EST DEVENU TELLEMENT INTELLIGENT

Gilbert Cochet, Naturaliste





Et si le regard des Kogis pouvait inspirer l'aménagement d'un parc urbain, le Parc de la Feyssine ?

Rencontre avec Clément Dodane, responsable stratégie végétale et biodiversité, chef de projet au Parc de la Feyssine à la Ville de Villeurbanne.

Octobre 2023 restera sans doute une date qui marquera l'esprit des quelques promeneurs qui ont croisé d'étranges personnages vêtus de blanc et coiffés d'un curieux bonnet pointu dans les allées du Parc de la Feyssine, dans les couloirs de l'INSA ou dans la salle de réception de la mairie de Lyon. C'est en effet entre le 28 septembre et le 18 octobre que l'association Tchendukua a organisé ce dialogue improbable entre une quarantaine de scientifiques et 5 représentants de la société autochtone des Kogis (Colombie). Au cours de leur périple, les Kogis sont venus à Villeurbanne ausculter le Parc de la Feyssine.





Clément Dodane, pourquoi avez-vous eu envie de rencontrer les Kogis ?

Peu de temps après ma prise de poste au sein de la Direction Espaces publics et naturels de la Ville de Villeurbanne, j'ai été amené à piloter un groupement d'études qui avait pour mission de réaliser cinq diagnostics sur le Parc de la Feyssine : forestier, écologique, paysager, des usages et de gestion.

Cette étude faisait suite à plusieurs constats liés à l'évolution du parc. Depuis les années 2020, des dépérissements importants ont été observés dans les boisements du parc à cause de l'abaissement de la nappe phréatique du Rhône, des multiples stress hydriques et chocs thermiques à répétition. De plus, les usages du parc ont eux aussi évolué depuis la pandémie de la Covid-19 et génèrent de nombreux conflits ainsi qu'une forte pression sur les milieux naturels.

Que vous inspire cette rencontre ?

Cela m'inspire au quotidien dans mon rôle de chef de projet du parc, dans la manière dont j'appréhende celui-ci. Le parc n'est pas seulement une ressource que chacun pourrait utiliser à souhait, c'est un terreau fertile pour les questions de citoyenneté, d'écologie, de biodiversité ; en somme un lieu où la Ville souhaite expérimenter la construction d'une nouvelle relation des Hommes à la nature. Cela passe par la mise en récit du parc.

Comment voyez-vous la suite ?

La Ville de Villeurbanne souhaite faire du Parc de la Feyssine un lieu école, un lieu de formation pour le grand public comme pour les professionnels de l'agglomération lyonnaise, un lieu d'application pratique de la transition écologique qui s'inscrit dans le cadre des transitions du plan de mandat et du plan de transition écologique de l'exécutif villeurbannais.



Les premiers résultats des études en cours ont montré la nécessité de prendre soin du parc, de lancer la régénération des boisements (23 hectares sur les 41 du parc), de canaliser les usages et de faire évoluer les pratiques de gestion afin de maintenir la biodiversité animale et végétale du parc.

Géographe de formation, mes travaux de doctorat m'avaient conduit à m'interroger sur le rapport des humains à l'espace et à la nature. C'est pourquoi, lorsque j'ai eu l'occasion d'apprendre que les Kogis de Colombie allaient venir à Lyon, j'ai proposé que le Parc naturel urbain de la Feyssine puisse donner lieu à un diagnostic de santé territorial.

Quels sont pour vous les enjeux pour le Parc de la Feyssine ?

Le diagnostic de santé du Parc de la Feyssine, mené par les Kogis, a largement confirmé certaines de nos intuitions. Le Parc de la Feyssine est un parc jeune (créé en 2002, dans des terrains en friche en bordure du Rhône), un parc vivant dont il faut prendre soin à la manière d'un jardin planétaire. Villeurbanne est une ville entièrement urbanisée du fait de sa proximité avec Lyon et de son attractivité ancienne. Le Parc de la Feyssine est le dernier lieu de nature à Villeurbanne et il doit être protégé. L'exécutif villeurbannais a donc acté que le Parc de la Feyssine resterait naturel.

●

« Fort d'une première collaboration avec l'Association Tchendukua, nous souhaitons aller plus loin pour faire advenir le projet d'un grand Parc de la Feyssine, à l'échelle de Villeurbanne, mais aussi à celle de la Métropole de Lyon. »

●



Premier bilan du diagnostic croisé réalisé sur le Rhône et ses territoires

du 24 septembre au 18 octobre 2023

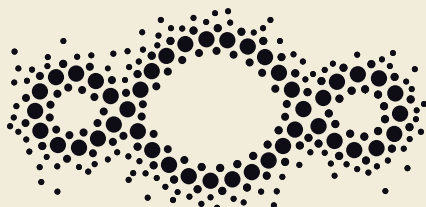
shikwakala

De l'humain qui sait aux lois de Sé

.....

Du territoire « objet » aux territoires « sujet » :
CROISER LES CONNAISSANCES SENSIBLES ANCESTRALES
DES KOGIS AVEC LES SAVOIRS SCIENTIFIQUES
MODERNES POUR SOIGNER ENSEMBLE NOS TERRITOIRES

Eric Julien, Géographe, consultant, directeur
de l'Association Tchendukua - Ici et Ailleurs



Shikwakala





s h i k w a k a l a



Quand la musique chante la terre...

“

Cette rencontre m'a bouleversé. Yann, clarinettiste, pose son instrument sur le tapis de feuilles qui borde la petite rivière qui serpente entre quelques bosquets d'arbres. A quelques kilomètres du Rhône, vient de se terminer une rencontre aussi improbable que fugace, un temps de dialogue musical entre deux musiciens "modernes" et deux musiciens de la tradition des Kogis. Et Yann de poursuivre : **« Ce qu'ils appellent musique, j'entends par là "un art partageable avec un public", est si loin de nous ! C'est incroyable. Cela nous dit qu'un autre monde, une autre manière de penser, de ressentir est possible. »** Et Boris, joueur de cornemuse de rajouter : **« Je les ai vraiment perçus comme des "passeurs" qui se laissent traverser par des ondes qu'ils tentent de traduire et de colporter.**

”



Pour les Kogis, la musique ne se compose pas, elle n'est pas « l'art de combiner des sons d'après des règles, variables selon les lieux et les époques. » (Définition du Petit Robert). Non, au contraire elle amplifie, dévoile les vibrations, expressions organiques du vivant, de ses rythmes et de ses mystères. De fait, elle n'est pas créée mais reçue. Comme les battements d'un cœur ou l'inspire et l'expire d'une respiration, les sons, les vibrations et les rythmes, traduits dans des chants et des musiques, sont pour cette société autochtone, vivant dans les contreforts de la Sierra Nevada de Santa Marta en Colombie, l'élément essentiel pour percevoir les subtilités et les mouvements d'un territoire. Où les dynamiques d'un territoire sont appréhendées comme effets miroirs d'un corps humain. Dans leur praxis du monde, un territoire vibre, se transforme, suivant en cela des cycles longs ou courts, qui se donnent à connaître par les sons, sortes de paroles vibratoires de l'ordre mystérieux des êtres et des choses. **Ce qu'ils appellent les lois de Sé**, ces principes qui précèdent la nature et ses multiples expressions, ne peuvent s'appréhender que dans le silence. Car faire de la musique, ou plutôt être traversé par de la musique, c'est avant tout faire silence pour écouter la terre et faire résonner ses voix. Un regard qui ouvre des perspectives tout à fait étonnantes sur la place des sons, des fréquences pour connaître et pour soigner tant les corps que les territoires. « Pour nous, les sons servent pour voir », nous partagera Luis, l'un des musiciens kogis, en souriant. Le son, comme moyens d'écouter la terre, se retrouve dans le mot choisi par les Kogis pour désigner cette aventure de diagnostic croisé : **Shikwakalda**. **Shi** désignerait les fils invisibles qui relient les montagnes. **Shikwa** renverrait aux sons produits par ces fils cassés, brisés par les activités humaines et **Kala ou Kalda** évoquerait le fait que ces sons résonnent sur l'ensemble de la planète.

Ce ne sont que quelques notes échangées, mais elles trouvent une porte et viennent questionner ce que nous pensons savoir de la terre et de la vie qui s'y déploie. Car finalement, que savons-nous vraiment de la vie ? Comment savons-nous ce que nous savons ? Au regard des enjeux de notre temps, n'y a-t-il pas urgence à contourner le décor des apparences et des croyances afin d'écouter la musique qui se joue en dehors de nous, au sein du vaste univers ?

Les Kogis ou Kaggabas font partie de ces hommes et ces femmes réfugiés dans les replis du monde qui savent encore écouter la terre et ses murmures. Des hommes et des femmes qui sont restés reliés à cette nature qui nous porte et nous fait vivre. Des hommes et des femmes restés reliés à la source, mémoire mythique des territoires. Depuis notre posture de « civilisés », d'exilés de la vie, nous les avons appelés archaïques, sauvages, primitifs, autochtones, les reléguant dans les marges de notre raisonnable empire. Ne seraient-ils que les vestiges de ce que nous ne sommes plus, ou seraient-ils porteurs de clés de notre avenir ? Et qu'est-ce que cela changerait pour nous, nos sociétés modernes de s'ouvrir à ces pensées lointaines ? Après tant d'années de mépris et de destruction, en sommes-nous seulement capables ? Quels sont les enjeux d'un tel dialogue, pourrait-il permettre l'émergence de nouvelles relations, d'une nouvelle « praxis » du monde ? D'un nouveau récit sur le monde, ses mystères et sa beauté ? Un dialogue dont J.M.G. Le Clézio parlait en ces termes dans son ouvrage « Le Rêve mexicain ou la Pensée interrompue ».



Après la Drôme en 2018, c'est à l'automne 2023 que notre petite association Franco-Suizo-Colombienne, Tchendukua - Ici et Ailleurs a tenté le pari un peu fou d'un second dialogue croisé. Un dialogue entre scientifiques et connaissances traditionnelles autochtones, celles des Kaggabas, derniers héritiers des grandes sociétés précolombiennes du continent sud-américain. Un dialogue véritable, non pas avec une pensée inférieure, mais différente, non pas dans des salles, ou à travers des livres ou des conférences, mais sur nos territoires, autour de l'eau que nous buvons, l'air que nous respirons, la terre sur laquelle nous marchons. Un improbable voyage sous nos pieds et dans nos cœurs plus que dans les confins de l'espace. Un improbable voyage qui convoque l'intelligence créatrice de la nature plus que l'intelligence artificielle qui répète ce qu'elle connaît déjà. Un improbable voyage qui nous invite à regarder d'où l'on vient pour tenter d'éclairer où l'on va.

Traduction, projections, manipulations, craintes, ego, incompréhensions, peur, les enjeux, diffus, sont nombreux. Comment ouvrir des espaces respectueux où deux « sciences » différentes, l'une fruit de la réflexion des hommes, l'autre issue de l'écoute sensible des territoires puissent, sinon dialoguer, au moins se rencontrer, résonner, s'étonner d'être différentes ? Comment ne pas les opposer, tenir à distance comparaisons, essentialisme et jugements afin d'inventer ensemble de nouveaux chemins ? Comment permettre à nos deux regards de converger autour de ce que nous avons en commun, l'eau que nous buvons, l'air que nous respirons et les territoires sur lesquels nous vivons, afin d'imaginer une nouvelle « praxis » du monde ? La voix des peuples autochtones est faible, le chemin du dialogue étroit. Il n'est pas sûr que nous réussissions, mais cela ne doit pas nous empêcher d'essayer. Pour cela, d'après **Françoise Dastur**, linguiste, la seule voie qu'il convient de privilégier pour rencontrer de « l'incompréhensible » est : « *d'ouvrir des espaces de résonance où l'on arrête un instant de suivre sa trace pour s'ouvrir à l'inconnu* ». Une question sans doute aussi ancienne que l'humanité.

C'est le long du Rhône, fleuve roi d'Europe, depuis sa source dans les hautes vallées du Valais suisse jusqu'à son embouchure dans le Delta proche de la ville d'Arles, en passant par la Corse et

l'Ile-de-France, qu'a été tentée cette exploration. 35 rendez-vous à la rencontre d'une nouvelle terra incognita, celle de nos croyances et de nos savoirs en quête d'un nouveau regard sur le monde.

35 rendez-vous organisés autour de cinq typologies de lieux ont été retenus par les scientifiques et l'Association Tchendukua organisatrice de ce voyage insolite.

(1) Des lieux que nous appelons « sacrés », parmi lesquels : la cathédrale de Lausanne, l'Abbaye de Saint-Maurice, mais aussi des sources thermales proches de Clermont-Ferrand ; (2) d'autres que nous pourrions définir comme des lieux naturels à hautes valeurs ajoutées, la source du Rhône dans le Valais suisse, la jonction Ain-Rhône, les Pertes de Valserine, les îlons ou le delta du Rhône ; (3) des lieux « mémoires » : comme les sites mégalithiques au-dessus de Sartène ou la grotte aux fées dans le Valais ; (4) des lieux de nature en ville comme : le Parc de la Feysinne à Villeurbanne ou le Bois Saint-Martin dans le nord de la Région Ile-de-France ; (5) et enfin des lieux de « production de savoirs » : comme le CERN ou l'INSA. Plus d'une cinquantaine de scientifiques, représentants de la société civile, se sont mobilisés pour tenter l'expérience, accepter d'être étonnés par la rencontre, le croisement de regards proposé, l'étonnement étant le premier pas vers de nouvelles découvertes. S'il est encore difficile de rentrer dans le détail des échanges, des étonnements, des découvertes, voire même des gènes parfois des uns et des autres, il est cependant possible d'en tirer quelques fragments d'expérience.

Les Kogis connaissent-ils des choses que nous ignorons ? La réponse est très clairement oui.

De fait, on peut affirmer qu'il existe bien deux sciences, deux praxis du monde, deux chemins de compréhension des choses et des phénomènes. L'une, rationnelle et analytique, tournée vers l'extérieur, vers un monde « objet », qui découpe, morcèle et considère l'objet étudié comme neutre et le scientifique comme totalement objectif. L'autre, fractale, basée sur l'expérience, sensible, globale, dynamique, tournée vers l'intérieur, vers un monde « sujet » qui associe et intègre le lien sujet/objet, comme constitutif de la démarche de connaissance.

“

Le respect des forces naturelles et la recherche de l'équilibre entre l'homme et le monde que portent (ces sociétés), auraient pu être le frein nécessaire au progrès technique du monde occidental. On mesure seulement aujourd'hui ce que cet équilibre aurait pu apporter à la médecine, à la psychologie et à bien d'autres domaines.

J.M.G. Le Clézio

”

“

La forme dialoguée force à la distance critique, accordant la même dignité aux deux intervenants, ébranlant les certitudes les mieux ancrées. Le contact avec des groupes humains aux cultures étranges, mais aux savoirs inattendus, force à interroger les mérites de la civilisation et du progrès.

”

Baron de Lahontan, Dialogue avec un sauvage,
1702-1703 In l'histoire n° 514 Décembre 2023

Un chemin de connaissance, plus que de savoir, basé sur une approche fractale, qui invite à appréhender un territoire, non pas comme un «objet» support de nos aménagements, mais comme un «sujet» avec ses dynamiques visibles et invisibles. Un corps territorial qui fonctionnerait en effet miroir d'un corps humain avec ses interrelations, sa sensibilité et ses fonctionnalités : foie, reins, poumons, veines, cerveaux, expressions des lois de Sé, ces lois qui fondent et traversent toutes les formes de vie.

Après plus de 24h de voyage, de la Sierra Nevada de Santa Marta vers l'Europe, une terre inconnue, un accueil chaleureux par nos amis suisses, c'est aux sources du Rhône, devant un glacier fragilisé, diminué, qu'Arregocés Conchacala, gouverneur kogi, nous partagera ces propos.

«Le glacier que l'on voit ici, pour nous, c'est comme un cerveau. Comme pour une personne, on ne peut pas marcher dessus, l'abîmer, autrement cela affecte son fonctionnement, sa santé, vous comprenez ? Toutes les rivières sont comme des veines qui partent du cerveau, il y en a des grosses, qui passent dans le cou, et là, plus bas dans la vallée, on voit bien l'espace où la vallée se resserre, ce sont les veines du cou. Plus bas, on trouvera les bras,

les poumons et le cœur qui pulse, les lacs en dessous, le nombril et tout en bas, vers la mer, le bas du corps et les pieds qui soutiennent le corps. Notre science à nous n'aurait jamais permis que l'on mette des plastiques sur le cerveau comme vous faites ici pour essayer de ralentir la fonte de la glace. La fonte des glaciers, c'est un problème global. Dans 20 ans, tout cela va disparaître, les lacs vont s'assécher, et nous allons souffrir. Un corps sans eau ne peut survivre. Vous avez des médecins pour soigner les glaciers, éviter que tout ne disparaisse ? L'eau, une fois qu'elle a été chargée, nettoyée, travaillée, recyclée dans la mer, elle doit revenir nourrir le cerveau, et le cerveau a besoin de cette eau-là pour fonctionner et refaire de l'information.»

Kaggabas ou scientifiques, une immense tristesse a saisi les personnes présentes, ce jour-là, sur le promontoire qui offre une vue saisissante sur le glacier. Tristesse de voir et presque d'entendre un géant disparaître, laissant derrière lui quelques vieilles bâches grises, témoignage d'une exploitation touristique passée. C'est sur ce promontoire que les Kaggabas vont nous évoquer cette vision analogique, ou plutôt fractale, qu'ils ont des territoires, comparant les glaciers à un cerveau et les composantes d'un territoire aux fonctions d'un corps humain.





Le sommet des montagnes sont les parties les plus fragiles. Les arêtes sont comme des couronnes de pierres qui protègent les glaciers à l'identique de la boîte crânienne qui protège le cerveau. Quand la neige disparaît, cela met le cerveau à vif. De loin, on peut croire que tout va bien, les paysages sont beaux, le ciel est bleu, on peut monter en voiture, faire des photos, c'est bien. Mais si on se rapproche, on voit bien que la glace est grise, qu'elle disparaît. Ces lieux, que vous appelez des glaciers, portent le nom de *Nabu calchikua*. Dans notre culture, cela désigne cette matière blanche du cerveau qui peut naître sur un territoire et informer les rivières. La zone en dessous, où l'eau se concentre correspond au cou et à la gorge, plus bas, sur les côtés, on trouve les bras et en dessous le nombril. Il y a aussi les oreilles, la bouche, les narines, les poumons. On ne peut pas faire n'importe quoi avec ces lieux, il faut les protéger, savoir travailler avec eux. Essayez de vous boucher le nez ou de ne plus respirer... Ce n'est pas possible. Les lacs en dessous du glacier, nous les appelons "solo nace", les lacs où naît l'eau. Et juste en dessous, tout près des glaciers, ces petits écoulements d'eau, presque au goutte à goutte, sont comme des toutes petites veines qui transportent la nourriture dans le corps. C'est cette eau que nous préférons boire, car c'est la meilleure.



Nous sommes loin de notre perception moderne des glaciers, des masses de glace mouvantes, «château d'eau», réserves d'eau douce pour nos activités humaines, dont la fonte accélérée risque bien de noyer des kilomètres carrés de terres, poussant à l'exil plus de 700 millions de personnes. On sent que pour les Kaggabas, les glaciers parlent d'autre chose, une autre dimension plus subtile, sensible, qui fait «nature». D'une manière générale, ces propos ouvrent un nouveau regard sur cet univers et notamment l'eau des glaciers qui «informe», ou encore cette idée de lacs qui respirent, ou l'analogie faite entre les micro-écoulements d'eau et les capillaires du corps humain, ces tous petits vaisseaux sanguins dont les parois fines permettent à l'oxygène et aux substances nutritives de passer du sang vers les tissus. «*Il faut protéger ces espaces. Chez nous, il n'est pas possible de faire des routes, de laisser les touristes marcher sur les glaciers, cela affecte profondément **Nabu calchikua**, la matière blanche, ici, mais aussi après les rivières qui ne sont plus les mêmes.*» **Cette notion de corps territorial, et les analogies qu'elle permet**, reviendra à plusieurs reprises au cours de notre voyage sur les rives du Rhône. A la jonction de l'Ain et du Rhône, comparée à un poumon, où le fleuve respire, mais aussi dans le delta du Rhône, où les vieilles mers, ces lagunes et ces zones marécageuses qui composent les vastes étendues de la Camargue, seront présentées comme les pieds, les soubassements du corps territorial.

Et **Hervé Cove**, ingénieur agronome et franciscain de rajouter... Cerveau ? Informations ? Mémoire ? «*Les glaces sont une mémoire qui lentement retourne vers la mer. Qui sait ce que cette mémoire provoque sur l'aval ? Mais ce qui se voit, c'est la couleur de l'eau. Celle qui s'écoule de la glace n'a pas le même aspect que celle de la pluie. Ce bleu particulier porte le nom de céladon : un peu laiteux, un peu poudré, un peu pastel. Je n'y voyais rien d'autre que quelques particules inertes. Pour le peuple des montagnes, il s'agit du lait de la mer qui nourrit ses enfants. Le paysan le sait, il l'a bien remarqué : l'eau qui vient de la neige, qui fond si doucement, elle fait verdier la pâture. La neige agit différemment que la simple eau de pluie.*»



“
Toutes les normes et lois créées par l'être humain ne seront jamais stables et c'est pourquoi elles peuvent être abrogées, elles changent d'un moment à l'autre. Mais la Loi Ancestrale de la Mère est ferme, stable, elle reste en vigueur. Elle ne change pas selon les désirs des humains, elle demeure à travers le temps parce qu'elle maintient les Principes mêmes de l'équilibre de la Vie.
 ”

Luis Alimako, Leader kogi



Si les Kaggabas ont accepté de s'éloigner de leurs montagnes colombiennes, de se risquer vers ces terres européennes, d'où sont venues terreur et colonisation, c'est pour essayer de nous alerter, tenter d'ouvrir un dialogue avec les petits frères, qui ne connaissent rien de la nature. «Avec ce que vous êtes et ce que vous savez, avec ce que nous sommes et ce que nous savons, si nous pouvions dialoguer, nous pourrions sans doute résoudre de nombreux problèmes. Nos deux sciences, les vôtres et les nôtres, sont différentes. Chacune doit être respectée. Mais nous pouvons dialoguer autour de ce que nous avons en commun, l'eau que nous buvons, l'air que nous respirons, la terre, la vie. La seule chose qui change, ce sont les mots pour les nommer. Nous devons protéger la vie et il y a urgence, si nous voulons pouvoir rééquilibrer les choses» répètera encore et encore Arregocés Conchacala. A plusieurs reprises, il rappellera qu'il est venu échanger avec nos scientifiques, tenter de leur faire comprendre que la nature n'est pas juste une matière première, un ensemble désordonné, mais qu'elle obéit à des lois, des principes fondateurs et que c'est à travers des sites que nous nommons «sacrés» que l'on peut appréhender les spécificités d'un territoire, la meilleure façon de s'y relier et d'en prendre soin. D'après les Kaggabas, ces sites ne sont pas juste des sites symboliques, liés à une culture et/ou une pratique religieuse, mais bien des sites à haute valeur ajoutée, porteur d'une fonction «organique», d'un rôle précis, comme un organe dans un corps qui contribue à l'équilibre d'un territoire et de la vie.

C'est avec cette intention d'explorer ensemble cette notion multiforme de site sacré, que nous arrivons devant le perron de la cathédrale de Lausanne où nous attend, dans sa longue robe noire, la pasteur Line Dépraz. Qu'elle soit ici remerciée, ainsi que Jacques Besson, d'avoir permis cet improbable temps de partage, aux carrefours de l'histoire tumultueuse de l'humanité. Après quelques mots de bienvenue, la pasteur s'écarte pour laisser entrer les Kaggabas. «**Il faut réconcilier l'ancien et le moderne. Le cerveau archaïque et le cerveau scientifique. Et c'est possible, et c'est aujourd'hui, et dans une cathédrale, il y a la connexion, et c'est pour ça que je vous ai invités à visiter cet endroit. Pour nous rencontrer entre l'humain et le divin**», expliquera Jacques Besson, psychiatre, initiateur de cette rencontre. L'image est saisissante. Coiffé de son bojo, son chapeau traditionnel qui désigne autant sa fonction de mama, que les montagnes symboles de l'unité et de l'interdépendance des «connaissances», José Pinto s'avance lentement entre les colonnes imposantes qui marquent l'entrée de la cathédrale de Lausanne, Lousonna en celte. Haut lieu spirituel de la Suisse Romande, érigé sur les traces d'édifices religieux antérieurs (VI^{ème} siècle), c'est l'un des principaux monuments gothiques de Suisse, consacré en octobre 1275 à la Nativité de la bienheureuse Vierge Marie. A partir de 1536, avec l'arrivée des Bernois et la réforme protestante, l'édifice fut dédié au culte Zwinglien, issu du Zwinglianisme, mouvement réformateur issu de la pensée de Ulrich Zwingli qui étend la réforme jusqu'à la lutte contre les injustices sociales. «**Ce lieu est bien pour se réunir, mais il faudrait pouvoir le reconnecter aux rivières, aux montagnes, aux arbres. En dessous, dans la crypte, vous avez les traces de vos ancêtres, leur mémoire. Cela peut vous guider pour retrouver l'histoire du territoire, et comment s'y reconnecter**» précisera Arregocés Conchacala à l'issue de notre visite. D'après les Kogis, si nous ne protégeons pas les montagnes, ces grandes églises ne servent à rien. Elles sont utiles pour se concentrer, méditer, mais l'essentiel, ce qu'il faut enseigner aux jeunes, c'est tout ce qui se trouve à l'extérieur, les arbres, les oiseaux, les pierres, les rivières, les sommets, l'eau. Autrement la jeunesse ne va pas comprendre à quoi servent ces lieux.



“
On n'est bien sûr pas là pour vous dire ce que vous devez faire, nous n'avons ni la légitimité ni les compétences pour cela. Nous ne sommes pas venus vous imposer des choses, nous avons deux cultures, deux sciences, nous devons avant tout apprendre à nous respecter. Vous avez vos habitudes et vos manières de faire. Nous avons les nôtres. Connaître, c'est écouter la nature, les roches, le vent, les sons pour faire la paix avec la nature. C'est un changement de regard que nous pouvons tenter ensemble, une invitation à changer de posture que nous pouvons explorer pour faire la paix avec la nature. Vous, vous voulez vendre, faire sans arrêt du commerce. Mais le commerce, ça ne nous laisse jamais tranquille. Il faut toujours chercher et chercher encore, vendre plus sans jamais être tranquille. Faire, faire faire, sans jamais vous arrêter, cela crée de la surchauffe dans vos têtes et sur la planète.
”

Arregocés Conchacala, Gouverneur



Mais alors, pour les Kogis, qu'est-ce qu'un site sacré ?

C'est en bordure d'une source thermale qu'ils nous partageront ce qu'ils entendent par « site sacré ». Un mot qui n'existe pas vraiment dans leur langue, mais qui est le seul qu'ils ont identifié dans la langue espagnole pour tenter de nous faire comprendre que loin d'être un espace amorphe, homogène, un territoire, comme un corps humain est traversé par des fonctionnalités différentes et complémentaires qui fondent la vie. « Dans notre langue, ce type de source porte le nom de Mamazhkaka (Mama c'est le soleil et zhKAKA désigne les connexions de ce lieu avec la montagne) pour écouter, comprendre les problèmes. Une source comme ça, c'est un site qui respire comme un nez. Quand il est un peu abîmé, avec de petits aménagements comme ici, la récupération reste possible. Cette eau, que vous appelez "eau thermale", nous parle de tout ce que l'on ne voit pas, avec des odeurs très particulières, les mêmes que chez nous. La nature a les mêmes odeurs partout. Se baigner dans ces sources, cela abîme les choses, cela quitte la force de l'eau, notre énergie négative, enlève la force de l'eau. Pour nous, de telles sources ont deux fonctions. Elles permettent de recycler les énergies négatives des humains et les énergies spirituelles du territoire. Ici on peut lire les bulles, cela nous permet d'identifier les problèmes, ceux de la terre, et de savoir quoi faire pour soigner. Leurs forces, leurs nombres, leur énergie, leurs odeurs, c'est comme une personne qui respire. Chaque bulle nous parle, elles nous permettent de faire un diagnostic d'une situation. Ici, ces bulles sont identiques à celles que l'on connaît. C'est ce genre de chose que l'on enseigne aux jeunes. L'eau est une connexion.

On peut voir que ce site a encore de la force. La paix des territoires se travaille avec ces sites que vous appelez "sacrés" situés au cœur, au centre d'un espace plus large qui lui aussi est un espace "sacré". Ce n'est pas quelque chose qui a été inventé, construit par l'homme, c'est la montagne, la nature qui l'a mis là, pour respirer. Ce sont ces sites que nous voulons faire reconnaître. Souvent les Etats les transforment en sites de loisirs, sites touristiques. Si nous voulons protéger ces sites, ce n'est pas pour nous mais pour le monde, la planète. Pour nous, des sites comme ça, que vous nommez sites sacrés, sont porteurs de nos principes d'organisation, qui organisent les animaux, mais aussi notre organisation. Ils portent nos principes de gouvernance. C'est comme un poumon qui est connecté, qui respire par le nez. Partout la terre respire. La respiration a un cycle qui fonctionne avec la biodiversité, avec les étoiles. Le site respire avec les autres sites, avec les arbres, avec les oiseaux, les autres rivières. Chaque site a une fonction, une spécialisation, comme un organe du corps. Au moins ce site, vous ne l'avez pas fait disparaître, il est violé, abîmé, mais il est toujours là, tranquille. Il devait y avoir une forte énergie avant ici, quelle est l'histoire de ce site ? Cette source. Il faudrait l'acheter, acheter ce site, pour le soigner, le régénérer, expliquer son importance, le reconnecter à la biodiversité du lieu, réactiver les cycles qui fonctionnent avec cette biodiversité. Nos sites sacrés à nous, c'est comme vos cathédrales, mais ce sont des sites vivants. La difficulté, c'est le tourisme, ça abîme les énergies. »

De la jonction de l'Ain et du Rhône, en passant par les lînes, ou les Pertes de Valserines jusqu'au delta du Rhône, peu à peu les regards changent, les dialogues ouvrent à de nouveaux imaginaires, tissent de nouveaux raisonnements, d'impensables liens.



La dernière étape de cet étrange voyage nous emmènera en Corse. Lorsque nous sommes arrivés, au milieu des oliviers et des chênes verts, le maquis s'illuminait sous les derniers rayons du soleil. Nos cinq visiteurs koggis, qui semblent flotter dans leurs tenues blanches, immaculées, se sont avancés vers l'alignement de menhirs du site mégalithique de Palaggiu. **«En les voyant arriver, j'ai eu l'impression d'une histoire très lointaine qui surgissait dans notre présent, c'était très émouvant»**, partagera Céline Leandri, archéologue, organisatrice de cette rencontre. Assis à l'écart, à l'ombre des branches d'un olivier centenaire, plusieurs anthropologues, des archéologues, parmi lesquels un spécialiste de l'art paléolithique et plusieurs étudiants passionnés par la connaissance et la préservation du patrimoine corse se lèvent pour les accueillir. Parmi eux, la professeure **Primitiva Bueno Ramírez** responsable du département de préhistoire à l'université de Alcalá en Espagne. **«Je crois que je n'oublierai jamais cette image et l'émotion qui m'a traversée à cet instant.»** Après quelques minutes passées à méditer, se recentrer car d'après les Kaggabas on ne rentre pas sur un site, comme ça, sans prévenir, les rayons rasants de cette fin de journée ont invité l'étonnante équipée à se diriger vers les pierres, certaines dressées, d'autres couchées qui délimitent le site. **«Les lieux se chargent de notre énergie négative ou positive. C'est pour cela que la manière de pénétrer sur un site est importante. Il faut payer pour entrer. Chez vous, on paie avec de l'argent, mais chez nous, c'est un don spirituel qu'il faut faire. Le corps se charge comme un réfrigérateur que l'on remplit, il est nécessaire de le vider, de décharger son énergie négative avant de pénétrer sur ces espaces»**, nous expliquera José Pinto, l'un des deux mamans de la délégation. Et la professeure Primitiva de poursuivre : **«Après les présentations formelles, nous avons pu nous parler en espagnol. Je leur ai demandé comment ils avaient vécu ce long voyage, s'ils n'étaient pas trop fatigués. Car quand même, arriver de si loin, découvrir une**

culture qui leur est inconnue, supporter notre agitation, nos longs discours, nos horaires, notre nourriture est loin d'être facile.»

Etonnamment, les Kaggabas paraissaient plutôt en forme. La vue des pierres dressées semble même leur faire accélérer le pas, comme s'ils retrouvaient de l'énergie : **«Non, nous ne sommes pas fatigués. Ici, c'est le premier site, depuis que nous sommes arrivés en Europe, où l'on peut retrouver une culture naturelle, originale. Les arbres sont des arbres natifs, c'est eux qui donnent la force. Ils n'ont pas été importés, amenés d'ailleurs et les pierres ressemblent à celles que nous connaissons et que nous utilisons dans nos montagnes. Ici, on sent que la nature va bien, qu'elle est encore respectée»**. Assistés par José Pinto, Luciano et Carmen, autorités spirituelles de la communauté kaggaba, Arregocés nous partage ce qu'il pense être la fonction de ce site. Son attitude, la simplicité et la transparence de ses propos parlent d'évidences. Les choses sont ainsi, car elles ont toujours été ainsi, transmises de la même manière depuis la nuit des temps. Celui qui a reçu une éducation kaggaba le sait, cela lui permet d'affronter la vie sans crainte, de parler avec force : **«Ces connaissances nous viennent de nos lointains ancêtres. Elles parlent de l'origine des choses, des lois de Sé, ces lois qu'il faut respecter pour éviter déséquilibres et maladies.»** Pour Arregocés Conchacala, ce site serait une sorte de carte, un «site sacré», qui permet de s'orienter, de transmettre ce qu'il convient de faire avec les montagnes et les vallées environnantes pour prendre soin de la vie. **«Ces pierres composent une sorte de carte. Elles donnent des directions vers lesquelles doivent se situer d'autres sites identiques. Certaines sont féminines, d'autres masculines, elles vont toujours par deux. Nous les appelons Ate et Aba (père et mère), ce sont les deux énergies qui rendent ces sites vivants. C'est à travers ces sites que s'expriment les lois de Sé, celles qui gouvernent un territoire. Pour nous, les lois viennent des territoires, pas des hommes.»**

“

Nous étions là, sur une plage, au bord du Rhône, à l'endroit précis où l'Ain conflue. Un peu au bord du Rhône, un peu au bord de l'Ain, les deux à la fois et qu'un seul à la fois. C'est ainsi qu'en ce lieu précis émerge quelque chose de nouveau, quelque chose qui n'existait pas avant la rencontre. C'est une notion passionnante, ce deux, qui donne naissance. Ce "quelque chose" prend l'apparence d'un banc de galets dont chacun a son histoire, né d'une montagne, poli par le temps et déposé en ce lieu précis. Fragile, immensément fragile. C'est ainsi que naît le monde : une rencontre entre deux mondes, deux énergies. Un nouveau-né est là, dans ce lieu, juste là sous mes pieds.

“

Hervé Coves, Ingénieur agronome et Franciscain







Les propos partagés par les Kaggabas éclairent d'un jour nouveau ces sites que nous avons appelés «archéologiques», les pierres que l'on peut y trouver, leurs usages. D'espaces relégués au rôle de témoignages historiques, objets de fouilles archéologiques, ils (re)deviennent sites «vivants», porteurs d'informations sur les dynamiques d'un territoire et leurs chemins possibles de résilience. **«Ces espaces sont des espaces de connexion, qui témoignent que la mémoire est encore vivante chez vous, qu'il y avait des gens, des autochtones qui savaient. Il serait important d'en prendre soin, pas seulement de les conserver ou de les exploiter, mais bien d'en prendre soin pour réveiller votre mémoire et faire la paix avec la nature. Cela permettrait d'équilibrer un peu vos savoirs scientifiques, qui transforment et qui confisquent les intentions de la nature. Si vous ne faites pas cela, nous allons mourir.»**

Tout au long de leur périple, des glaciers du Rhône

jusqu'à son embouchure en terres de Camargue, en passant par la jonction Ain-Rhône, le Parc de la Feyssine à Villeurbanne ou la visite de sources thermales, comme un leitmotiv, les Kaggabas ont toujours et encore répété la même question : **«Avez-vous encore des peuples autochtones ici ? Savez-vous où l'on peut trouver des sculptures, des pétroglyphes, des traces de ces cultures anciennes ? Ceux qui vivaient avant la colonisation, qui savaient comment communiquer avec les territoires ? Qui ne considéraient pas que les pierres étaient mortes, bien au contraire, ils savaient que les pierres sont à la base de la vie ? A travers ces traces, ces pierres, on peut retrouver les choses, les lieux, savoir ce qu'il faut faire. Ce sont les pierres qui nous informent.»**

Une question qui éclaire la différence-clé qui oppose nos sociétés modernes «extraverties» des sociétés traditionnelles «intraverties», pour reprendre les propos de Carl Gustav Jung. **«On ne voit pas le monde tel qu'il est, mais tel que nous sommes»**, nous rappelle Didier Dumas dans son ouvrage, «La Bible et ses fantômes». Les Kogis et, d'une façon plus générale, les sociétés traditionnelles et les scientifiques modernes n'ont pas développé le même rapport, la même praxis du monde, il est donc normal qu'ils n'en aient pas les mêmes perceptions / analyses et représentations. Deux regards, deux approches comme le jour et la nuit, le chaud et le froid, le visible et l'invisible qui, à l'image du Ying et du Yang des taoïstes, ne devraient pas s'opposer, mais bien se compléter et se réconcilier.



Les acteurs des sociétés modernes extraverties vont chercher « la vérité » à l'extérieur d'eux-mêmes, développant des concepts, des méthodes, des machines chaque jour plus puissantes, en quête de vie aux confins de l'univers en ayant une très faible conscience de leur nature intérieure et de l'impact de cette « méconnaissance » sur leurs trajectoires de développement. « **"Je" est un autre** », rappelait Arthur Rimbaud. Le dialogue intérieur, avec un soi agissant, est faible, pour ne pas dire inexistant. Hors d'elles, donc hors de la nature, ces sociétés créent des lois qui s'imposent à la nature considérée comme un « objet » qu'il convient de maîtriser, développer, valoriser et exploiter.

Les membres des sociétés traditionnelles, dont font partie les Kaggabas, font le chemin exactement inverse. Ils vont chercher au plus profond du « soi vivant » les principes qui fondent la vie, que les Kaggabas vont nommer les lois de Sé. Elles explorent par analogie, ou à travers une approche fractale des choses et des phénomènes, comment la vie en nous s'exprime autour de nous, c'est-à-dire dans « les territoires ». La nature n'est plus un « objet », mais devient un sujet, auquel il faut savoir se relier, presque se fondre, non pas pour com-prendre mais pour con-naître, naître avec. Un territoire « sujet » qui va donner à voir et à ressentir les dynamiques, les principes qui fondent la vie, et son expression à travers « la nature » et donc notre nature.

D'où l'importance pour les Kaggabas de pouvoir accéder à des espaces naturels, non aménagés, non artificialisés, où les humains modernes n'ont pas encore trop imposé leurs croyances, leurs aménagements et leurs lois. Des espaces perdus dans quelques recoins du monde, où la nature non colonisée dit encore des choses : *« La montagne parle, elle raconte les choses, à travers des formes et des figures que l'on peut déchiffrer dans les pierres. Parfois, pour ne pas perdre la mémoire, nos ancêtres ont fait des dessins ou des sculptures pour se rappeler. Quand il y a des dessins d'oiseaux, par exemple, de certains types d'oiseaux, cela signifie que le site devait être habité par ces oiseaux ; quand les dessins parlent de serpents, c'est que le site devait accueillir des serpents. Chaque animal, chaque insecte a un rôle, une fonction. Si on ne retrouve pas la mémoire des lieux, des territoires, les traces laissées par nos ancêtres, ceux et celles qui les connaissaient, votre science va prendre le pouvoir, toute la terre va être colonisée, artificialisée et nous allons mourir. Les connaissances des machines sont intéressantes, respectables, mais elles ne permettent pas de faire la paix avec la nature. Au contraire, partout elles créent de la violence et de la destruction. Vous allez devoir choisir, faire la paix avec la nature ou poursuivre la destruction ? La nature ne vous laissera pas faire, elle va vous envoyer des alertes, des petites alertes au début, puis si vous ne comprenez pas, des alertes de plus en plus fortes. Vous ne vous rendez pas compte de sa force et de sa puissance. »*

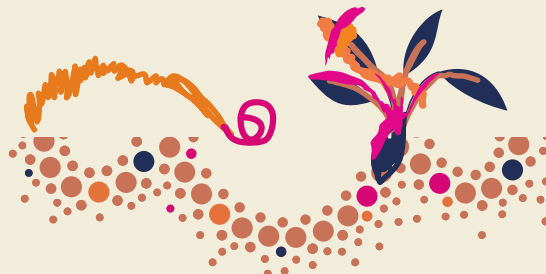
Oui, sans doute, sommes-nous en train de perdre notre mémoire, cette conscience des principes qui fondent la vie, que portent encore les Kogis et qui se perd dans la nuit des temps. Les lois de Sé, comme les nomment les Kogis. Est-il encore temps de les réveiller ? Mais laissons Jean-Paul Rouillé, qui nous a accueilli à l'Abbaye de Saint-Maurice, dans le Haut-Valais, les mots de la fin. Ses paroles illustrent joliment la proposition de dialogue à laquelle nous invitent les Kogis :

“

La mémoire est pour moi un mot central. C'est un mot qui reconnecte avec tout ce qui est venu avant, comme si l'on prolongeait une ligne qui aurait été interrompue. J'ai toujours, quels qu'aient été mes fonctions, eu cette relation à la notion de mémoire, à l'idée de remonter dans le temps afin de me sentir relié avec tout ce qui m'a précédé. Il y a une sérénité, une profondeur, un lien qui est évident avec la nature qui, pour nous, est complètement perdu. Quand je vois qu'on est plutôt au bord de l'abîme, ça m'impressionne de voir des gens qui sont encore capables d'être à ce point ancrés, à l'écoute. C'est une espèce de petite voix qui résonne et j'espère simplement qu'elle sera encore plus entendue qu'elle ne l'est déjà, parce que j'avoue me sentir beaucoup plus proche de ces gens que j'ai rencontrés aujourd'hui, que certaines personnes que j'ai pu rencontrer avec trois ordinateurs, quatre téléphones connectés, plus je ne sais quoi encore d'autres outils techniques, qui nous éloignent de l'essentiel. Etre en contact directement avec des gens comme eux, c'est impressionnant, pour dire les choses simplement, c'est même très impressionnant.

”

Jean-Paul Rouillé





Lorsque les oiseaux reviennent, la terre nous parle

Propos recueillis et traduits de l'espagnol par Lise Fabbro et du kogian par Luis Alimako

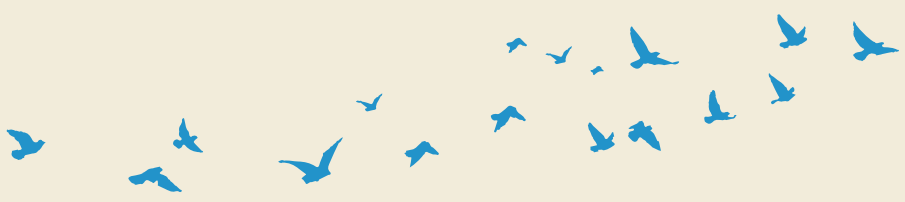
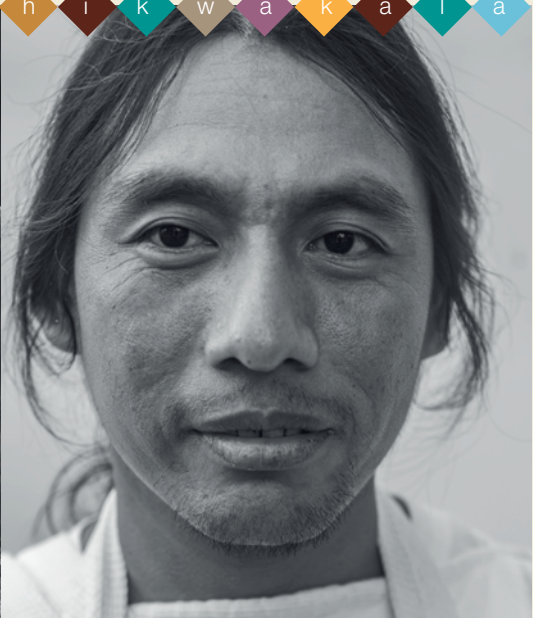
En février 2024, l'équipe de Tchendukua est accueillie par la communauté kogi de Mendihuaca sur le site de Bonda, une terre rendue en 2018. Un jour d'importance, puisque nous restituons officiellement une nouvelle terre située en bordure de resguardos (le nom des réserves autochtones) au cabildo kogi. Sortie du régime commercial, cette terre ne pourra plus être ni vendue ni cédée. Nous avons profité de cette rencontre, sur un lieu spécialement dédié à l'accueil des étrangers, pour demander à Mama José Pinto et Luis Alimako ce qu'ils avaient gardé comme impressions marquantes de leur voyage en Europe et de cet étonnant dialogue Kogis/scientifiques auxquels ils avaient participé le long du Rhône.

**Chez vous, sur vos territoires,
je n'entendais pas beaucoup les oiseaux,
ni les sons du fleuve.**

Mama José Pinto

« Quand nous sommes arrivés au-dessus du glacier du Rhône, au début de notre voyage, on a vu qu'il y avait beaucoup de gens. Il y en avait même qui se baignaient pour profiter de la source. J'ai compris que c'était possible dans votre culture de se baigner comme ça. Chez nous, dans notre culture, ce n'est pas autorisé, cela abîmerait la mère, l'eau. On ne dit pas que ce que vous faites est mal, non, jusque que chez nous c'est différent. Dans nos montagnes, on peut regarder le glacier, mais nous n'avons pas le droit de nous y rendre, de marcher dessus. On a aussi entendu de belles paroles qui ont été partagées. On a

pu rencontrer plusieurs sages, des scientifiques qui connaissent l'eau des glaciers, des lagunes, des rivières. Là, j'ai ressenti que l'on pouvait peut-être travailler ensemble pour essayer de réparer la terre qui crie au secours, soigner ce qui peut encore être soigné. » Et José Pinto de poursuivre en parlant des propos tenus par le gouverneur Arregocés Conchacala, qui parlait du glacier comme étant le cerveau de la rivière et de la terre : « Là-haut, ses mots sortaient comme des oiseaux messagers, comme des graines qui se dispersaient dans l'air. » José Pinto évoque aussi la diversité des paysages qu'il a pu découvrir, parfois construits par l'homme, parfois naturels, voire encore préservés, avec des arbres natifs et quelques oiseaux. « Mais je n'entendais pas beaucoup les oiseaux, ni le son du fleuve, il y avait trop de bruits, de sons artificiels, on n'entendait plus la nature. » D'après lui, nos institutions, comme les régions, les départements, les mairies sont l'équivalent de leurs « sites sacrés ». « C'est de là, de ces sites, que proviennent nos connaissances, notre science, nos lois. Elles proviennent de l'esprit et des informations présentes dans ces sites. Pour nous, ce sont comme des maisons où reposent l'esprit des anciens, de tous les anciens, y compris les non-humains. Ces sites, et leurs esprits, sont reliés avec le monde entier comme des points de contacts. »



La nature parle à travers les personnes réunies et les paysages.

Du glacier du Rhône dans les hautes vallées du Valais à son Delta près d'Arles, la délégation kogi a été accueillie par près d'une centaine de scientifiques, représentants de la société civile et élus, autour d'une intention essentielle : « *Peut-on se parler, faire dialoguer nos deux sciences, pour essayer ensemble de soigner la terre ?* » Pour José Pinto : « *Ces rencontres étaient riches. Un peu comme dans une forêt où il y a plusieurs espèces d'arbres. C'est la diversité des essences dans une forêt qui témoigne de son bon fonctionnement. Il en est de même avec les humains, c'est la diversité de connaissances, de cultures qui permet un bon fonctionnement. A travers notre diversité, nos différentes façons de percevoir, d'être informés, c'est la nature qui parle à travers nous.* »

Lors de notre passage sur le site du plus grand barrage d'Europe, le barrage-central de Génissiat, José Pinto est resté longtemps immobile face au fleuve. Il semblait perturbé, presque heurté par ce qu'il voyait : « *Mais comment fait la mère pour manger ici ? Tous les aliments, les poissons sont bloqués par le barrage. La mère doit manger, sinon elle tombe malade.* »



Pour Mama José Pinto, sur les terres Corses, l'espérance est là.

Mais ce qui a le plus marqué José Pinto, ce sont les territoires corses et plus particulièrement sa visite sur deux sites mégalithiques au sud de l'île : « *Ici, il y a encore une mémoire, il y a de la vie. Cela donne de l'espérance. On a l'impression que les conditions sont encore réunies pour soigner le territoire. Plus on marchait, plus on sentait un air plus pur, un vent plus puissant.* » Malgré leur fatigue, après trois semaines de voyage, en arrivant devant les pierres dressées, José Pinto semblait reprendre de l'énergie : « *Ces sites anciens ont de nombreuses interconnexions avec d'autres sites, ici, mais aussi ailleurs sur terre.* » Et José Pinto de conclure : « *Partout, où nous nous sommes réunis, des graines ont été semées, peut-être vont-elles devenir fécondes ? Etre assis ensemble, c'est semer des idées porteuses d'espérance pour la vie. **Les rencontres politiques et scientifiques que nous avons pu faire m'ont beaucoup impacté. C'est quelque chose qui n'arrive jamais chez nous.** J'ai compris aussi qu'en Europe, des scientifiques apprennent aussi à lire l'eau, comme nous les mamas.* »

Un dialogue porteur d'espoir qui s'est déroulé au moment où le Secrétaire général des Nations unies, **António Guterres**, prononçait un discours qui évoquait notre addiction aux énergies fossiles qui, d'après lui, avait « *ouvert les portes de l'enfer* ». Ecouter les peuples autochtones qui cultivent encore une connexion avec la nature, les accueillir et dialoguer avec eux, croiser nos sciences et leurs connaissances afin de mieux comprendre les dynamiques de soins et de résilience de nos territoires... Un enjeu essentiel pour notre avenir à toutes et à tous.



Merci infiniment

à la délégation kogi, aux scientifiques, doctorants & doctorantes, membres de la société civile, bénévoles, familles et ami.es ! Cette démarche n'aurait pas pu voir le jour sans vous.

~ DÉLÉGATION KOGI ~

ARREGOCES CONCHACALA ZARABATA • MAMA LUCIANO MOSCOTE • MAMA JOSE PINTO DINGULA • CARMEN NUVITA • LUIS ALIMAKO

~ SCIENTIFIQUES - DOCTORANTS ~

VINCENT ARD • JAZMIN ARGUELLO • GILLES ARMANI • LUCI ATTALA • SYLVIA BECERRA • ARNAUD BECHET • MAX-AMAURY BERTOLI • JACQUES BESSON • CLELIA BILLAUDEAU • CELINE BRESSY-LEANDRI • PRIMITIVA BUENO RAMIREZ • NICOLAS CANTOREGGI • SEVE CARREZ • VALERIE CASTAIGEDE • LYDIE CATALA-MALKAS • JEREMIE CAVE • PATRICK CHARDON • DENIS CHARTIER • GILBERT COCHET • HERVE COVES • JEREMY DAMIAN • RODRIGO DE BALBIN BEHRMANN • PATRICK DEGEORGES • DAMIEN DELORME • PHILIPPE DESCOLA • DAMIEN DEVILLE • CLEMENT DODANE • LISEA DONADILLE • FRANÇOIS DUVAL • ALAN EREIRA • ANNE-ISABELLE ETIENVRE • JEROME GAILLARD • EMILIE GAILLARD • SOPHIE GARDETTE • DAVID GE BARTOLI • GHJASIPPINA GIANNESINI • NICOLAS GISIN • BARBARA GLOWCZEWSKI • SOPHIE GOSSELIN • ALKIVIADIS GOURGIOTIS • FRANÇOISE GRELAND • PIERRE GRELAND • ETIENNE GRESILLON • OLIVIER HAMANT • EMMA HAZIZA • GAËL HEMERY • STEPHANE HERITIER • JEAN JALBERT • CHRISTIAN KERN • BEATRICE KREMER-COCHET • OLIVIER LABUSSIÈRE • ERIC LAMBIN • CLAIRE LAPIQUE • CLAIRE LAURANT • FRANCK LEANDRI • LIVIO LEANDRI • PHILIPPE LEFRANC • JEAN-LUC LOIZEAU • PIERRE-YVES LONGARETTI • ANA-MARIA LOZANO RIVERA • CLARISSE MALLET • THIBAUT MALLET • PASCAL MARTIN • RAPHAËL MATHEVET • LAURENCE MAURICE • ROMAIN MAUVEL • NATHALIE MICHEL • JEAN-LOUIS MICHELOT • BEATRICE MILBERT • CHRISTOPHE MOIROUD • MAURICIO MONTAÑA • GILLES MONTAVON • BERTRAND MORANDI • CORALIE MOUNET • IOAN NEGRUTIU • NATHALIE PALANQUE-DELABROUILLE • JEAN-FRANÇOIS PATRI • FLORIAN PERRIN • GERALDINE PFLIEGER • RAPHAËL QUESADA • CLAIRE REVOL • MATHIEU RHONE • JEAN-EMMANUEL ROCHE • DANIEL ROGEON • SINA SAFADI • MARTIN SCHLAEPFER • BRUNO SCHNEBELIN • JEAN SICURANI • OLIVIER SOUVEYRAN • DOMINIQUE STEILER • ISABELLE STENGERS • SOPHIE SWATON • ANNE VARICHON • CEDRIC VILLANI • PIERRE-ALAIN WULZER • ERNST ZURCHER...

~ INSTITUTIONS ~

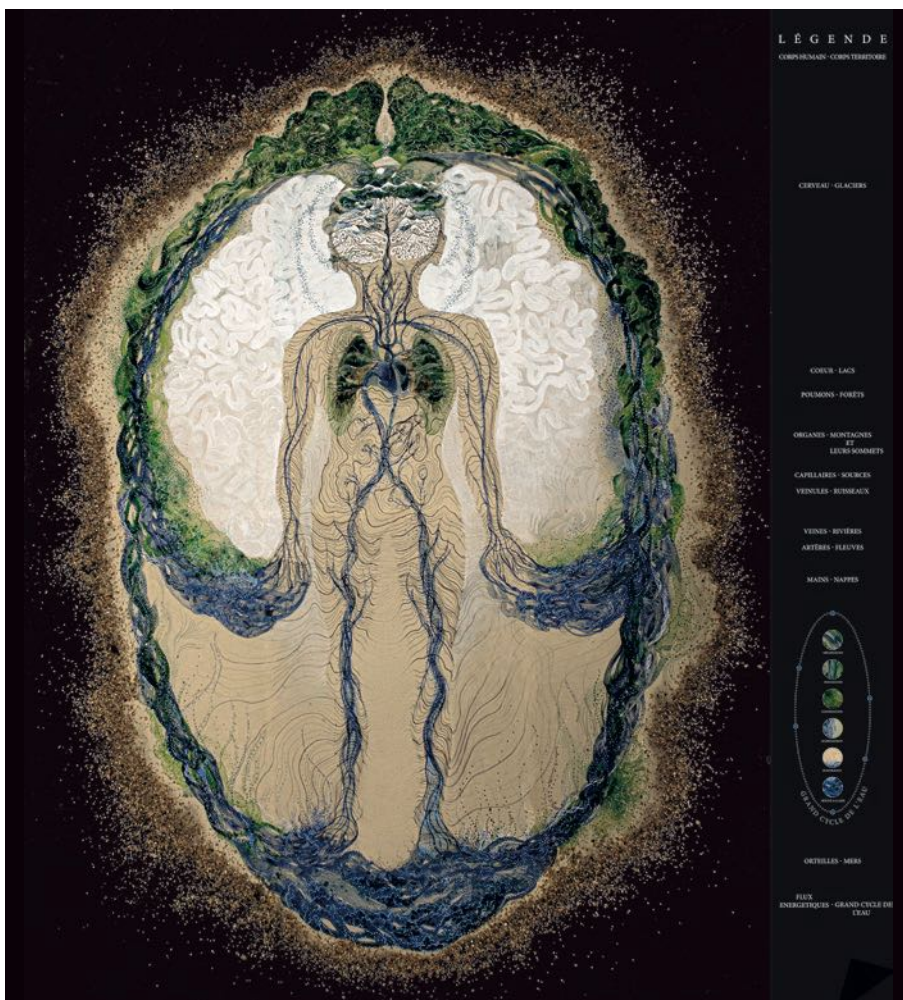
ALFONSO GOMEZ, MAIRE DE GENEVE
ANTONIO HODGERS, PRESIDENT DU GRAND GENEVE
GREGORY DOUCET, MAIRE DE LYON
CEDRIC VAN STYVENDAEL, MAIRE DE VILLEURBANNE
ERIC PIOLLE, MAIRE DE GRENOBLE
CHRISTOPHE BECHU, MINISTRE
VALERIE PECRESSE, PRESIDENTE DE LA REGION ILE-DE-FRANCE
PIERRE-CHRISTOPHE BAGUET, MAIRE DE BOULOGNE-BILLAN COURT

~ REMERCIEMENTS ~

ABDELJALIL AKKARI • MARGAUX ALAMARTINE • EDITH ANSART • DELPHINE ASTIER • CAPUCINE BARRAUD-DEGOUY • MICHAEL BARTHES • LOUISE BEAUVOIS • GERARD BENNETOT-DEVERIA • NICOLAS BERIOT • MAUD BIURRARENA • LOIC BLONDE • VINCENT BONVIN • FERDINAND BOUCHARA • ALEXANDRE BOUCHET • RENAUD BOULY • DOMINIQUE BOURG • MAXIME BRAC DE LA PERRIERE • PHILIPPE BRULOIS • GENEVIEVE BRUYAS • FRANÇOISE CALLIER • FRANCK CAYROUSE • MARIA PAULA CHAVARRO-MAYUSA • NICOLAS CHEVAL • EVARISTE CHAMPION • PHILIPPE CISSE • ANNE CLEMENS • CHRISTEL CLEMENT • JEAN-YVES CLEMENT • BRIGITTE CLOT • CLAUDE CURCHOD • FREDERIC DAVID • FRANÇOISE DAVIET • AURELIE DEBUSSCHERE • DAMIEN DELORD • EVELINE MANNA • MELCHIOR DE MURALT • YVAN DENDIEVEL • LINE DEPRAZ • ISABELLE DESSE • FABIEN DOLBEAU • CARINE DOLE • LISEA DONADILLE • LAURENT DURIEUX • ROMANE DUTOUR • JEAN-PHILIPPE ECHASSOUX • REDA EL ANDALOUSSI • RACHIDA EL HAROUAT • CAMILLE FABBRO • MICHEL FIFILS • CORINE FLEURY • PERRINE FLOURET • LUC FLYE • MARC-ANTOINE FORCONI • NICOLAS FOUASSIER • PHILIPPE FOURNIER • THIERRY GEFFRAY • HJACUMU GIANNESINI • PERRINE GOBILLARD • CARINE GOUTALAND • MARIE-CELIE GUILLAUME • SYBILLE HENSTSCH • LOU HERRMANN • ANOUK HEYRAUD • ANNE HUBER • DELPHINE HORVILLEUR • ISABELLE HOUOT • LIONEL JARMASSON • ROLAND JEANNET • VICTORIA JONES • ANNETTE JULIEN • JEROME LAEDERACH • ARNAUD LAMBERT • INES LAMUNIERE • MATHILDE LAURET-KEMPF • LESLIE LE BIGOT • JEAN-LUC LE GAL • MICKAËL LE GALL • CLAIRE LEMEUNIER • MICHEL LEONARD • FRANÇOIS LEPAGE • MICHAEL LEZE • XAVIER LIBERMAN • JEAN-JACQUES LIENGME • RENE LONGET • MAËL LOQUAIS • ANNE-CATHERINE LYON • RAPHAEL MARCHAND • JULIEN MAURICE • LISA MAZZONE • KARINE MELZER • PATRICE MEYER-BISCH • DURLEY MIRANDA • GENEVIEVE MORAND • JEAN-MARC MORONI • GILLES MULHAUSER • MARTIN OGLE • CLAIRE OPPERT • ERIK ORSENNA • GUNTER PAULI • NICOLAS PELTIER • GERARD PERROULAZ • DAT PHAN • PETRA POPP • MYRIAM RADHOJANE • YANNICK REGNIER • PERRIN REMONTE • ALICE ROBERT • PHILIPPE ROCH • JEAN ROCHE • MATHIEU ROCLE • GIOVANNA RONCONI • JEAN-PAUL ROUILLER • ALAIN ROUX • LAETITIA ROUXEL • ARNAUX SAINTE-MARIE • MARIN SCHAFFNER • PABLO SERVIGNE • ROBERT SZUCZ • AUDREY TERQUIS • MARC THIBAUT • RENAUD TOURNIER • BORIS TROUPLIN • PASCALE TURBETDELOF • MARC UHRY • FABIENNE VICARINI • CHLOE VIDAL • PHILIPPE VIGNON • FRANCIS WALDVOGEL • NORA WAZIZI • REMI WILLEMEN...

Les territoires que nous habitons sont ceux qui nous habitent Par Romane Dutour

Les représentations que nous avons de nos territoires sont les reflets de nos façons de concevoir le monde, et réciproquement, nos conceptions du monde se reflètent dans nos « aménagements » des territoires. Est-il possible de faire évoluer nos modes de représentation, de redessiner nos cartes afin de faire évoluer notre rapport et notre compréhension du monde ? Ou comment passer de représentations descriptives, analytiques, statiques, à des approches dynamiques et sensibles, profondes des territoires ? C'est la proposition à laquelle nous invitent les Kogis.



Avec l'exploration graphique, c'est une complémentarité entre l'intelligence analytique et l'intelligence sensible qui peut s'exprimer. Le sensible, ignoré, pour ne pas dire méprisé, peut reprendre sa place dans la chorégraphie du monde. Le sensible ? C'est l'autre versant du réel, celui qui nous invite à oser ressentir, à en-visager le territoire comme un corps territorial, reflet du corps humain, lui-même reflet du monde. Une évidence déjà évoquée par Hildegarde de Bingen (1098-1179), moniale bénédictine allemande, qui partageait l'idée selon laquelle l'organisation de l'univers et la nature de l'homme ont la même origine commune.

C'est ce que tente d'exprimer cet hybride graphique qui cherche à révéler l'unité dynamique qui existe entre les territoires, où s'expriment les lois de la nature et le corps humain. Et si nos territoires étaient bien des entités vivantes, immenses corps territoriaux, structurés autour de fonctionnalités précises, réseaux sanguins (les rivières), nerveux (les champs magnétiques), respiratoires (le vent) avec lesquels nous sommes en totale interdépendances ? Nous sommes « territoires », comme nos territoires sont « corps ». Comment les aborder, les comprendre, les respecter dans leur entièreté, leur globalité, jusqu'à cette dynamique que nous renvoie le grand cycle de l'eau ?

Peut-être simplement en allant à leur rencontre, comme nous le conseillent les Kogis ?

Au-delà de l'image présentée ici, c'est dans le processus de création lui-même que réside la relation entre ces deux dimensions de la réalité. Combien d'heures passées dans la nature pour tisser avec les éléments ? Combien de nuits passées sous les étoiles à espérer les couleurs de l'aube, combien de temps passé à écouter chuchoter la mer, observer le mouvement des vagues lorsqu'il dépose ses mystérieuses écritures ? Qu'appréhender des traces mystérieuses déposées sur le sable ? Toutes ces informations « sensibles » viennent nourrir notre âme, puis notre cerveau, invitant la pointe du crayon à exprimer d'autres voies de représentation « sensibles » dont ce dessin est un reflet. Il se dit qu'aller vers l'autre, ici le territoire, c'est aller vers soi, notre nature intérieure, donnant tout son sens à cette citation fameuse de Rabelais : « *Connais-toi toi-même et tu connaîtras la nature et les hommes.* »



Tchendukua, l'EPNS et La Comtesse

Dans le Haut-Diois (Drôme) depuis 2006, en lien avec Tchendukua, l'EPNS (Ecole Pratique de la Nature et des Savoirs) anime et expérimente des espaces de dialogues entre connaissances autochtones kogis, savoirs scientifiques et enjeux de notre monde moderne. Education, gouvernance, soins des territoires, régénération des cycles de l'eau, transition agricole. La question est là ! Comment raviver ensemble nos mémoires de vivants au service du monde qui vient. En 2025, suite à la visite des Kogis en France, l'EPNS et le site de La Comtesse deviennent ambassade des gardiens du vivant et vous proposent plusieurs stages et rendez-vous à ne pas manquer.

Nous le savons, les années qui s'annoncent vont être traversées par de fortes turbulences. Au regard de ce futur incertain, les réponses proposées par nos sociétés modernes oscillent entre continuer de la même chose, promouvoir la science et la technologie, explorer l'écologie politique, décroître ou pour le moins ralentir, voire attendre l'écroulement comme l'évoque les tenants de la collapsologie. Il est une perspective qui semble peu explorée par les urbains que nous sommes devenus et que rappelait en son temps Antonio Gaudi, l'architecte catalan : « Rien n'est inventé, parce que la nature a déjà tout écrit. L'originalité consiste toujours à revenir aux origines. »

L'origine ? Représentant 5% de la population mondiale, les sociétés traditionnelles autochtones, dont celle des Kogis, n'ont jamais coupé leurs liens d'alliance avec cette nature qui nous porte et nous fait vivre. Réfugiées dans les confins de nos modernités, assaillies de toute part, ces sociétés n'ont pas oublié qu'elles font partie de la nature, que c'est dans la nature et ses 4,5 milliards d'années qu'elles puisent leurs compréhensions du monde et leurs principes de fonctionnement. Pour elles, la nature n'est pas un objet d'étude ou de consommation, mais un sujet avec lequel il convient de tisser des liens d'alliance pour retrouver les voies de la paix et ouvrir des chemins de guérison. Au-delà du constat, comment passer de la curiosité vis-à-vis de ces sociétés au dialogue, du dialogue à l'expérimentation et de l'expérimentation à la déclinaison sur nos territoires, dans nos organisations, voire sur nos chemins de vie, de nouvelles pratiques que pourraient nous inspirer un dialogue avec ces sociétés ? Il ne s'agit pas de copier une culture bien sûr, mais de réveiller des principes fondamentaux, sans doute universels car liés au vivant.

Aujourd'hui, des lieux/territoires à même d'expérimenter ce dialogue sont plus que jamais indispensables pour inspirer la mutation de nos sociétés modernes. Ou comment tenter d'associer recherche et expérimentation en s'ouvrant à d'autres regards, d'autres cultures pour ne pas faire plus de la même chose, mais apprendre à faire autre chose, différemment ?

Après 14 ans d'expérimentation, la réalisation de deux diagnostics croisés « sciences/connaissances traditionnelles », menés respectivement dans la Drôme (2018) et le long du Rhône (2023), des centaines de conférences, ateliers menés en entreprise ou avec le grand public, c'est l'intention première de Tchendukua et de l'EPNS, à travers ses ateliers / parcours : cultiver la présence, cultiver le lien afin de créer et faire vivre des espaces d'expérimentations et de partage entre savoirs scientifiques, connaissances traditionnelles, arts, pratiques. L'intention ?



Ouvrir de nouvelles voies, nourrir de nouveaux récits, de nouvelles modalités de résilience et de soin de nos territoires afin de retrouver les voies de la guérison et de la joie. **Les stages et parcours proposés par l'EPNS sont des moments privilégiés pour se reconnecter au vivant en nous et autour de nous, expérimenter de nouvelles modalités d'être et d'agir ensemble et faire communauté.**

Eric Julien

LES PROCHAINS STAGES RENDEZ-VOUS de l'EPNS en 2025

- **Retraite en nature** - Cultiver l'unité
Du 8 > 10 mai - Site de La Comtesse
Avec Eric Julien et Natalene Morel
- **Pédagogie et connexion nature pour la classe**
Du 28 > 31 mai - Site de La Comtesse
Avec Muriel Fifiels, Christophe Buchon et l'équipe des chemins du dehors
- **Des voix de la terre aux voies de la guérison** - Reconnexion 1 - Cultiver le lien
Du 13 > 18 juin - Site de La Comtesse
Avec Eric Julien et Natalene Morel
- **Des voies de la terre aux voies de la guérison** - Reconnexion 2 - Cultiver la présence
Du 20 > 24 juin - Site des Cèdres Bleus, La Céauve-sur-Semène 43140
Avec Dat Pahn, Eric Julien et Natalene Morel
- **Des voix de la terre aux voies de la guérison** - Reconnexion 3 - Cultiver l'unité
Du 19 > 26 juillet - Site de La Comtesse
Avec Eric Julien et Natalene Morel
- **Immersion nature famille**
Du 4 > 10 août - Site de La Comtesse
Avec Muriel Fifiels, Hervé Brugnot, Anne Ferrai et Eric Julien
- **Le territoire, miroir des mystères du vivant**
Module 1, du 20 > 24 août
Chantier / Ecole pour la préparation de la construction d'une « Nuhé » (temple kogi)
- Exploration des symboles, travail sur le lien, gouvernance
- **Le territoire, miroir des mystères du vivant**
Module 2, du 25 > 30 août
Chantier / Ecole pour la construction d'une « Nuhé » (temple kogi) - Exploration des symboles, travail sur le lien, gouvernance
- **Retraite en nature** - Cultiver l'unité
Du 10 > 12 octobre - Site de La Comtesse
Avec Eric Julien et Natalene Morel



A partir de 2025, dans le cadre du programme SHIKWAKAlab,

le site de La Comtesse devient ambassade des gardiens du vivant. Un territoire expérimental pour explorer et expérimenter le dialogue sciences et connaissances traditionnelles kogis au service de la résilience des territoires et du renouvellement de notre regard sur le vivant.



Nous avons été très heureux d'accueillir, à Boulogne-Billancourt, les représentants du peuple kogi, accompagnés de leur gouverneur, avec l'association Tchendukua. Cette visite a permis des échanges enrichissants et profonds avec nos collégiens et lycéens – un moment fort qu'ils n'oublieront pas.

Nous avons découvert l'action exceptionnelle de ce peuple autochtone de Colombie qui, avec le soutien de Tchendukua et de scientifiques, récupère des terres dévastées par l'industrialisation pour leur redonner vie.

Les premiers résultats et perspectives de ce "Dialogue croisé de santé territoriale 2023" ont aussi été riches en enseignements pour nous tous.

À Boulogne-Billancourt, nous menons, toujours soucieux de notre environnement, une politique ambitieuse en faveur du développement durable. Dès 2008, nous avons interdit l'utilisation de produits phytosanitaires dans les parcs et jardins de la ville. Par ailleurs, nous avons transformé les terrains Renault –ancien site industriel de 52 hectares qui a pollué les bords de Seine pendant près de 80 ans– en l'un des plus grands écoquartiers d'Île-de-France.

Nous misons également sur la pédagogie avec notre *Maison de la Planète*, équipement municipal que nous avons ouvert en mars 2022. Nous y organisons des ateliers et des conférences pour les écoles, par exemple sur la découverte de la faune et de la flore, ou encore sur la pollution des océans.

Pierre-Christophe Baguet,
Maire de Boulogne-Billancourt,
Président du Grand Paris Seine Ouest
Vice-président du Département des Hauts-de-Seine

LES PREMIERS RÉSULTATS ET PERSPECTIVES DE CE DIALOGUE CROISÉ DE SANTÉ TERRITORIALE 2023 ONT ÉTÉ RICHES EN ENSEIGNEMENTS POUR NOUS TOUS.

Pierre-Christophe Baguet,
Maire de Boulogne-Billancourt



Claude Schwarb fait partie de ces hommes engagés

discrets, qui écoutent plus qu'ils ne parlent. Après près de 20 ans passés au service des sociétés autochtones de la Sierra, est venu le temps pour notre ami et collaborateur en Colombie de s'éloigner de l'agitation du monde et de prendre sa retraite.

Par Lise Fabbro et Eric Julien

C'est à l'occasion de notre dernière mission en février 2024, lors d'une soirée sous les tropiques à Santa Marta, que nous avons eu la joie de célébrer l'engagement sans faille, la fidélité remarquable de Claude Schwarb, directeur et représentant légal de Tchendukua Aquí y Allá pendant près de 20 ans. Installés dans le patio, d'un petit hôtel de la ville coloniale, Claude, ému, a pris le temps de revenir sur son expérience en Colombie, sa rencontre avec Eric Julien et son cheminement auprès des Kogis.

L'arrivée en Colombie

Après un long parcours qui l'emmena de la Suisse, où il s'ennuyait, au Togo, en passant par Madagascar, c'est en Colombie que Claude va décider de poser ses valises. Avec un territoire grand comme deux fois la France, bordé par deux océans, l'Océan Pacifique et la Mer des Caraïbes, riche d'une incroyable diversité de climats, flore, faune, dont une incroyable diversité d'oiseaux, la Colombie et ses habitants, ou plutôt ses habitantes, ont séduit ce Suisse voyageur qui va y rencontrer Gloria, sa compagne. Je me souviens encore de ma première rencontre avec cet homme à l'apparence taciturne. C'était lors d'une mission en 2020. En attendant le reste de l'équipe, nous nous étions retrouvés dans la chaîne de restauration colombienne *Crepes & Waffles*. Un temps d'échange privilégié où j'ai découvert la richesse de ce personnage, ses connaissances immenses sur le contexte socio-politique du pays et de la région caraïbes où nous intervenons. Parfaitement au fait des dynamiques locales, de leurs liens avec les enjeux nationaux du pays, souriant, il avait clôturé ses propos par ces mots : « Si ce pays était bien administré, il ferait vraiment bon y vivre et ce serait un état de plus des Etats-Unis ! »

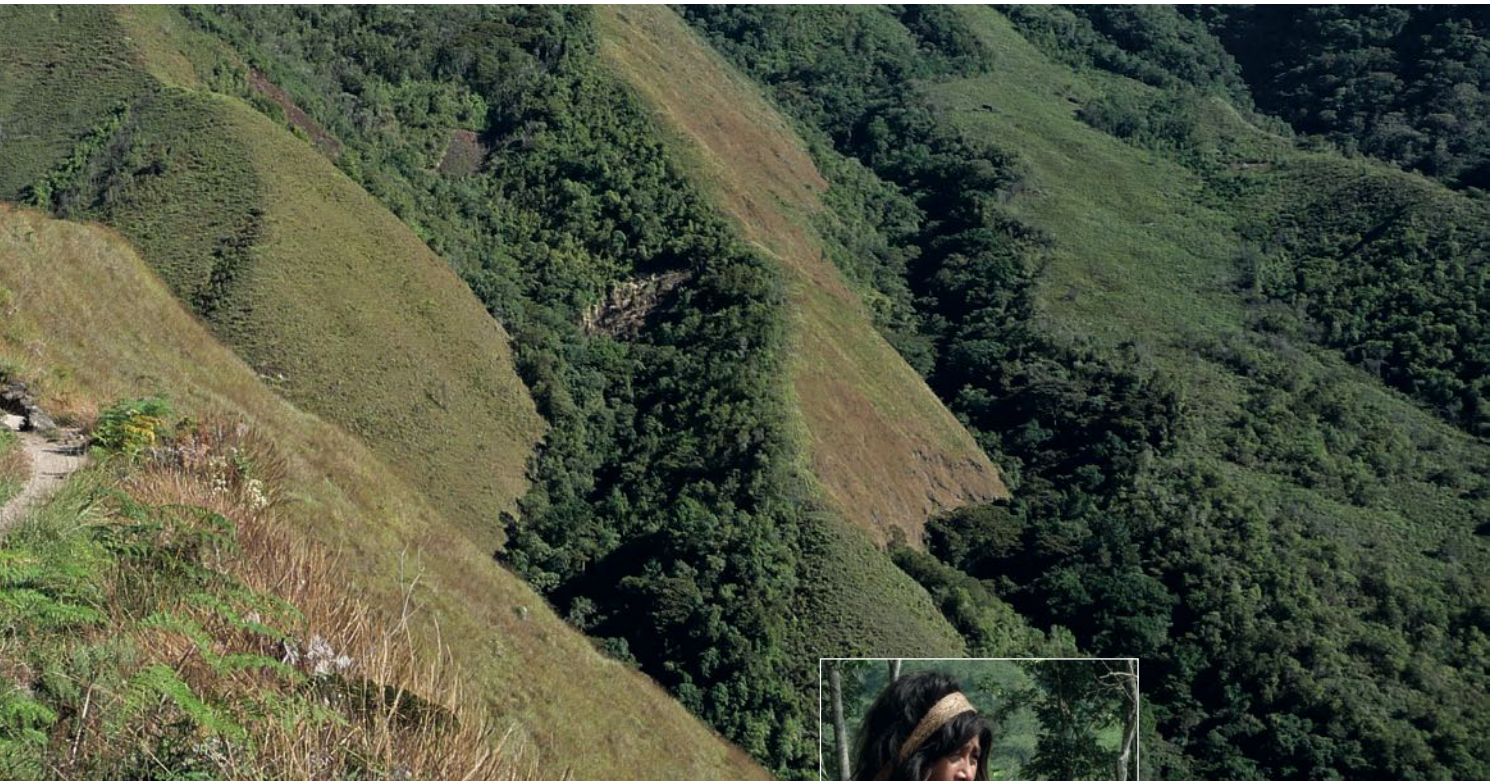


Enseignant, typographe, parfois marin, il s'essayera à de nombreux métiers avant d'opter pour la coopération internationale auprès de la *Fundación Tierra de Hombres* où il s'engagera dans la gestion et le développement du Centre de récupération nutritionnelle de l'enfance désemparée des bidonvilles de Barranquilla. Au fil du temps, il deviendra chef de projet et représentant légal de la fondation. A 49 ans, lassé de la corruption, fatigué par la violence latente, il quittera la fondation afin d'ouvrir un gîte écologique sur les contreforts de la Sierra, *La Bonita*. Il n'était plus question pour lui de travailler ou de s'engager dans une association. Celui qui réussirait à le faire changer d'avis n'était pas encore né.

Sa rencontre avec Eric Julien et Tchendukua

C'est trois ans plus tard, en 2004, qu'il va rencontrer Eric Julien et l'Association Tchendukua. « Grâce à Muriel, une amie commune, j'ai rencontré Eric Julien en 2004. C'était quelques semaines après la disparition de Gentil Cruz, le premier correspondant de l'Association Tchendukua en Colombie. Il m'a demandé si je pouvais lui donner un coup de main pour l'aider à faire face à la situation, suivre les projets en plan, essayer de faire face à l'angoisse de la disparition de Gentil, notamment pour sa famille. Je m'étais promis de ne surtout pas reprendre un nouveau boulot. J'ai accepté un petit contrat, de six mois, pas plus, histoire de dépanner. De six mois, je suis resté avec Tchendukua près de 20 ans », me partagera Claude en souriant.

Ce qui l'a intéressé, qu'il a peu à peu découvert : « Une magnifique expérience humaine offerte par cette association, la découverte du rapport à la terre des Kogis et la possibilité de leur redonner une autonomie alimentaire. » Aujourd'hui, Claude n'est plus engagé dans les activités opérationnelles de l'association. La fondation est maintenant pilotée par Mauricio et Gloria, collaborateurs de Tchendukua - Aquí y Allá, fondation de droit colombien qui gère et développe les activités de Tchendukua France et Tchendukua Suisse en Colombie.



Ce jour où la première terre a été restituée

« J'avais vaguement croisé quelques Kogis, mais je n'avais aucune idée de ce qu'ils étaient, leur culture. Surtout, je ne me rendais pas compte de ce que cela représentait, ce que cela pourrait engendrer de rendre une terre à cette communauté, avant de voir concrètement les premiers résultats ». Et de poursuivre : « En fait, c'est essentiel, cela couvre plein de champs : l'autonomie alimentaire, la restitution de territoire qui leur ont toujours appartenu, la continuité de leur culture, mais aussi un minimum de confiance et de dignité retrouvée. Savoir qu'ils vont pouvoir continuer à vivre selon leur tradition et culture, sur des terres devenues inaliénables car sorties du marché commercial, c'est grand. Je suis heureux d'avoir participé à cette aventure. »

Ses découvertes et ses apprentissages

On ne peut pas gérer de tels projets et cheminer près de 20 ans avec et auprès des Kogis sans bénéficier de nombreux apprentissages : « Ce qui m'a marqué ce sont les connaissances immenses, profondes du peuple kogi sur ce que nous appelons la nature, sa protection et sur la façon dont ils s'organisent pour vivre en harmonie avec elle. » Pendant les longues réunions, organisées de jour comme de nuit, Claude a appris le silence avant les prises de paroles, l'art des questions, de l'observation, de la clarification des intentions. Et Claude d'ajouter : « Cela prend des années pour retrouver le chemin de la confiance. Comment entrer dans un dialogue respectueux, d'égal à égal eu égard à leur méfiance légitime envers les étrangers, les colons qui pillent leurs terres, détruisent leurs villages, ne respectent ni l'autre, encore moins leurs engagements. Et cela depuis 500 ans ? »

L'anecdote

C'était dans un village, un grand village kogi constitué de plusieurs centaines de huttes rondes. Comme souvent sous les tropiques, après un rendez-vous sur le terrain, plus long que prévu, la nuit était brutalement tombée. Arrivé devant le village, le voilà qui commence à chercher sa tente entre les huttes toutes pareilles, toutes identiques. A droite, en haut, à gauche ? Une heure passe, et Claude n'a toujours pas retrouvé sa tente. Las, fatigué, il décide d'abandonner ses recherches et de dormir sur place au risque des bestioles, moustiques et autres araignées qui pullulent sur ces territoires. Alors qu'il somnole, un Kogi est venu le trouver, lui demandant ce qu'il faisait là, assis dans le noir. Après quelques explications, le Kogi lui a montré, à quelques mètres, le sentier qui lui permettra enfin de retrouver sa tente. Se remémorant cette anecdote, Claude aura ce commentaire : « Nous, les occidentaux, les modernes, nous avons complètement perdu cette faculté de nous repérer dans le temps et l'espace, de marcher de nuit, identifier les détails qui permettent de se retrouver. Nous ne savons pas lire les étoiles, ni les situer, nous ne comprenons plus ce que nous disent les lieux. On se perd très vite et très facilement. J'ai failli passer une horrible nuit à quelques mètres de ma tente. Ces communautés connaissent parfaitement leur territoire, mieux, elles "sont" leurs territoires. Elles savent parfaitement s'y déplacer, se situer, ce qu'il convient de faire, où, comment et pourquoi. Nous, nous sommes devenus sourds et aveugles. »



Quand un entrepreneur s'engage en faveur des peuples autochtones colombiens...

Par Sébastien Lovy



Social entrepreneur, marié depuis 25 ans, père de 3 enfants, sportif, propriétaire d'un groupe d'une quinzaine

de sociétés dans la distribution de produits pharmaceutiques, depuis plusieurs années, Sébastien Lovy a choisi de soutenir les peuples racines de la Sierra Nevada de Santa Marta et Tchendukua. - « Pour moi, c'est une façon de mettre du sens dans le business, en parallèle de mes engagements dans la RSE (première entreprise à mission du Var) et le milieu associatif ».

Soutenir l'Association Tchendukua et les peuples autochtones de la Sierra Nevada de Santa Marta a très vite été une évidence. Ma rencontre avec les Kogis et leur culture m'a profondément transformé tant sur un plan personnel que professionnel. Ils m'ont permis de mettre du sens dans mes actions et de valider quelques idées ou intentions que je pressentais au fond de moi, mais dont je n'étais pas très sûr. Les Kogis m'ont inspiré à plusieurs niveaux dans mon entreprise et dans ma vie d'une manière générale : dans mon entreprise, j'ai mis en place une gouvernance partagée, sans chef qui prendrait des décisions seul.

Le fait que dans leur communauté il n'y ait pas de prison est un autre sujet qui m'a interpellé. Chez eux, il semble que l'on ne cherche pas de fautif, mais que lorsqu'un dysfonctionnement est constaté, on questionne le fonctionnement systémique du collectif sans mettre la faute sur une personne. De fait, dans mon entreprise,

nous proscrivons les sanctions individuelles. C'est au collectif de chercher ensemble la cause ou l'origine d'un dysfonctionnement.

Mes deux rencontres physiques, lors de leurs déplacements en France, m'ont permis de ressentir leur humilité, leur présence, leurs incroyables capacités de recul et leur humour. Même s'ils savent que notre communauté, nos manières de faire, mettent en danger leur peuple et la mère nature, ils ne nous jugent pas. Ils essaient, en privilégiant l'humour et le dialogue de nous ouvrir à d'autres compréhensions du monde et de la nature tout en essayant de comprendre notre façon de voir les choses. Personnellement, j'essaie d'appliquer le même état d'esprit dans et hors de mon entreprise. Je favorise la diversité de pensées en essayant de ne pas les juger et en ouvrant un dialogue pour partager et comprendre les vérités de chacun.

Leur symbiose avec la nature et leur conscience que le monde est interconnecté m'a rappelé que nous devons prendre soin de la nature et de notre environnement comme nous prenons soin de nous-mêmes.

Vous êtes entrepreneur, entrepreneuse et vous souhaitez vous aussi agir en faveur des peuples de la Sierra... Ces réflexions vous inspirent ?

REJOIGNONS-NOUS

Contactez-nous !

Comment nous soutenir ?

Pour nourrir un nouveau récit, faire la paix avec la nature, amplifier nos actions, Tchendukua a besoin de votre soutien !



Devenez adhérent.e

Être adhérent.e, c'est marquer votre attachement à la cause des peuples premiers, c'est faire acte d'engagement sur les valeurs portées par les peuples de la Sierra Nevada de Santa Marta en Colombie.



Faites un don régulier

De façon régulière, vous pouvez soutenir Tchendukua et ses actions au service des peuples premiers de la Sierra. Vous pouvez choisir de donner pour une action spécifique (achat de terres, parrainer un arbre...) ou soutenir de façon générale nos actions.



Faites un don ponctuel

En faisant un don ponctuel à Tchendukua, vous participez à la sauvegarde de l'héritage culturel des peuples premiers de la Sierra et à la préservation d'un des plus importants hotspots de biodiversité au Monde.



Pour nous soutenir,

retrouvez toutes les informations sur notre site internet

www.tchendukua.org



Organisez des événements près de chez vous

Dans votre région, votre ville, votre école, vous pouvez organiser une conférence, projection de film, exposition photos, en présence éventuelle de Kogis si votre calendrier correspond à leur présence en France, d'Éric Julien ou d'un représentant de Tchendukua...



Devenez bénévole

Jeunes, moins jeunes, avec des compétences spécifiques ou non, vous pouvez vous engager à nos côtés. Nous accueillons toujours avec plaisir les sourires, les énergies et les idées de toutes celles et ceux, qui désireraient nous rejoindre.

Vos dons à Tchendukua sont défiscalisables

Si vous êtes imposable, 66% de votre don est déductible de votre impôt sur le revenu dans la limite de 20% de vos revenus imposables. Ainsi, votre don mensuel de 10 € vous revient dans ce cas à 3,40 € après déduction fiscale.

AGENDA

2024

DÉ-CEMBRE

18 Conférence au Lycée André-Chavanne à Genève, avec *Eric Julien*

2025

JAN-VIER

21 Conférence au cinéma Le Stockel à Bruxelles "Sociétés modernes et sociétés autochtones, ensemble, imaginons demain" avec *Eric Julien* - 11h

22 Conférence à Bruxelles "Terre et confiance, des voix de la terre aux voies de la guérison" avec *Eric Julien*

MARS

15 Conférence à l'UNESCO Université de la Terre, avec *Eric Julien*

15 Conférence à Mantes-la-Jolie, Espace Georges Brassens avec *Michel Podolak*

Merci à nos partenaires

Les partenaires institutionnels



Les partenaires colombiens



Coopérations



Réseaux



Label



Les partenaires privés



Les partenaires académiques



Crédit photos : Eric Julien, Pauline Thiériot, Lise Fabbro, Alain Roux, Jean Roche, Zalmāi Ahad / Crédit cartes : Isabelle Desse
Crédit dessin : Romane Dutour, Graphisme : Calandre / Impression : Corlet - Condé-sur-Noireau / papier recyclé.

Suivez-nous !

tchendukua.org
facebook.com/Tchendukua/
instagram.com/tchendukuafr/
linkedin.com/company/tchendukua-ici-et-ailleurs/



Tchendukua Ici et Ailleurs

Association Tchendukua - Ici et Ailleurs
11 rue de la Jarry
94300 Vincennes
Tél. 01 43 65 07 00
tchendukua@wanadoo.fr
www.tchendukua.org